

Le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE

ADMINISTRATION-RÉDACTION : 9, Rue de Bondy — PARIS 10^e — Téléphone : BOTzaris 68-27 (Métro : Porte St-Martin)

NOTRE INTERNATIONALISME n'est pas un vain mot

La médiation qui vient

La manœuvre se précise. Elle s'entoure de ruses et de mensonges ; mais, quand on connaît le but qu'elle poursuit, on ne s'étonne pas des sentiers et chemins de traverse qu'elle emprunte pour y atteindre.

C'est la Société des Nations qui va être chargée de prendre l'affaire en mains. N'est-ce pas tout dire ?

Il s'agit de la Médiation dont j'ai déjà parlé il y a deux semaines. A ce moment-là, on se contentait d'en chuchoter, discrètement, sous le manteau de la cheminée.

Depuis, on en écrit et parle ouvertement et sans retenue.

Il apparaît, toutefois, qu'il y aura quelque tirage. Le contraire n'a été surprisant : ne faut-il pas se livrer aux « travaux d'approche » qui sont de règle en pareil cas ? N'est-il pas nécessaire de recourir préliminarialement aux entretiens, tractations et marchandages diplomatiques ayant pour objet d'arrêter les bases sur lesquelles il sera possible de s'entendre ? N'est-il pas indispensable de déterminer le « climat » favorable à l'acceptation pour les parties en cause des clauses de la Médiation ?

On consacrera à ces préparatifs et machinations préalables le temps voulu.

Mais, désormais, l'Idée est lancée. C'est le cas de dire : « la Médiation est en marche et rien ne l'arrêtera ».

Ne disons point que la cessation des hostilités est, présentement, impossible, parce que, étant donnée l'exaspération des haines provoquées par la sauvagerie féroce des agresseurs et des résistants, elle ne peut être que consécutive à l'écrasement des uns par le triomphe des autres.

Si l'entrain dans le jeu de la diplomatie internationale que le souci de mettre fin à l'atroce guerre qui déchire, meurtrit et ruine l'Espagne, si les gouvernements intéressés à l'apaisement n'avaient en vue que d'aboutir à un accord entre « Gouvernementaux » et « Rebelles », les conditions de cet apaisement ne seraient guère difficiles à fixer : entre Oppresseurs et Exploitaires se disputant les bénéfices de l'Exploitation et le privilège de l'Oppression, il est toujours facile de finir par s'entendre en se partageant ces avantages et profits. Ceux-ci sont assez nombreux et appréciables pour que ce partage donne satisfaction aux convoitises des uns et des autres.

Seulement, il y a, en Espagne, comme partout, en face des Gouvernements-Oppresseurs et des Possédants-Exploitaires, une masse ouvrière et paysanne victime de l'Etat-Oppresseur et du Capitalisme-Exploiteur ; et cette masse se refusera à être oublie et *a fortiori* sacrifiée dans le compromis en préparation.

Voilà le hic !

Cette multitude a pris à la défense de la Liberté que Franco veut étrangler, une part considérable et prépondérante. Il n'est pas exagéré d'affirmer que c'est grâce à elle, à son intrépidité sans bornes, au sacrifice immensément qu'elle a assumé, que l'heure colossale qu'elle a fourni, aux sacrifices immenses qu'elle s'est imposées, bref, à sa puissante action à l'arrière autant que sur tous les fronts, que, depuis le 19 juillet 1936, les hordes fascistes ont été mises et tenues en échec.

(Suite en 3^e page.)

Retour d'Espagne

Je reviens à l'instant d'Espagne où, depuis quatre mois, le « Comité pour l'Espagne libre », le *Libertaire* et l'*« Union anarchiste »* m'avaient délégué.

Je rapporte évidemment des renseignements sur le travail accompli par la C.N.T.-F.A.I. et sur le sort réservé à nos vaillants amis de la Fédération Anarchiste Ibérique et de la Confédération Nationale du Travail.

J'interviendrai d'ailleurs au cours du meeting de demain soir et donnerai, dès la semaine prochaine, mes impressions sur mon séjour en Espagne.

LUCIEN HAUSSARD.

Pas un compagnon ne fera défaut Vendredi soir

Une bonne nouvelle !

Fidel Miro a été enfin libéré. Il est, au moment où nous écrivons ces lignes, en route pour Paris, en compagnie de Cortès et de Bernardo Pou.

Le vaillant secrétaire des Jeunesse libertaires n'a échappé que de justesse à la mort, puisqu'il était le prisonnier des mêmes canailles qui assassinèrent notre cher ami Berneri.

Nous lui ferons, vendredi soir, un accueil chaleureux qui retentira jusqu'à Barcelone, afin que l'entendent les jeunes anarchistes qui furent à la pointe du combat durant la première semaine de mai.

Nous ne pouvons affirmer aujourd'hui que Santillan sera des nôtres. Il avait pourtant formellement promis son concours. Mais Haussard, notre délégué en Espagne, nous fait savoir que sa participation à la conférence n'est pas assurée et qu'il sera sans doute remplacé par un autre militant.

La conférence de ce vendredi 28 courant s'annonce extrêmement importante par le nombre considérable de camarades qui s'apprêtent à y assister. Elle revêtira une importance plus grande encore par ce qui y sera dit et par la conclusion qu'en tirera Sébastien Faure.

L'UNION ANARCHISTE.

DANS UN MOIS

LE TIRAGE DE LA TOMBOLA

si un très grand effort est fait en quelques jours

Je ne sais ce qu'il faut le plus louer : l'action admirable des camarades qui diffusent les billets de la tombola, ou la générosité solidaire des artistes qui nous offrent une de leurs œuvres afin d'augmenter le nombre et la valeur des lots de la tombola.

J'ai annoncé la semaine dernière que nous allions entamer la seconde tranche de 100.000 billets. C'est fait. Et 30.000 de ceux-ci sont déjà en circulation.

Parmi les amis qui ont fait, ces jours-ci, les plus grands efforts, je tiens à citer René et Jean Biso avec 50 autres carnets ; le groupe du XIV^e avec 25 autres carnets ; Berger et Cleret avec chacun 20 autres carnets ; Louise Guérineau, 40 carnets ; Valleverde, 40 ; Orlus, du groupe de l'Usine Rateau, 50 ; Palay, 40 ; Gaston, 30 ; Schenck, 30 et Germignani qui, non content de recevoir d'innestimables toiles, a écoulé 400 billets de la tombola.

Ceci, rien que pour Paris, la petite et la grande banlieue.

Pour la province : Genebault et Le Guern, de Gouerou, 40 carnets ; Navelot et Odic, de Veaujoux, 40 ; Paul René, de Romans, 40 ; Colin, d'Orléans, 35 ; Martinez, d'Alger, 25 ; Prévotel, d'Evreux, 25 ; Dumas, des Jeunesse libres de Toulon, 25 ; Vandenhove, de Liancourt, 25.

J'avais écrit aussi que nous aurions une trentaine de tableaux à offrir comme lots. Nous en avons reçu, jusqu'à présent, plus de 50.

Il nous plaît de donner, ci-dessous, les noms de ces artistes si fraternels :

Adoryan, Herry, Gresson, G. Lallemand, Barillon, Socrate, Delaisement, Deroubais, Darsac, Lollivier, François, Pailloché, Brunet, Le Blond, Granchet, Riabouchine, Toffoli, Bellantonio, Serge Moreau, Luce, Kavpl, Frédéric, G. Jouanno, Ferrière, H. Brun, Thurneyssen, Vlaminck, Nakache, Gerbaud, Eekman, Morio-Amelio, Wenzbaum, Tribout, G. Roger, L. Roger, Crétiens, Bureaux père, Bureaux fils, Van Pary, Garcia, Beauvert, Monnier, Myer, Trudeau, P. Lattemand, Diener, Bouquet, Renaudin (tableau offert par Jean Gravé), Milcent, Charpides, Abougit, Germignani.

On nous a remis, en outre, une céramique de Bichoff, une sculpture de Ruffato. Et ce n'est pas fini ; les dons abondent. On m'affirme que nous aurons les cent tableaux.

Nous assistons là à un très beau mouvement de solidarité humaine. Il reconfortera les plus sceptiques d'entre nous, et les plus enthousiastes y trouveront motif à agir encore.

Car il faut agir encore.

Nous voudrions faire à la fin de juin la fête au cours de laquelle aura lieu le tirage de la tombola.

Il est indispensable, en ce cas, que les 70.000 billets, qui nous restent de la seconde tranche, soient enlevés dans le plus court délai.

Il est non moins indispensable que les billets soient réglés sitôt vendus.

Sous ces deux conditions, la fête et le tirage de la tombola se feront dans un mois.

Votre dévouement, votre esprit d'initiative, l'activité que vous avez manifestée jusqu'ici pour la cause de nos enfants d'adoption me donnent le droit d'écrire, camarades, que vous voudrez avec nous que le tirage de la tombola ait lieu dans un mois, et de croire que vous agirez en conséquence.

SEBASTIEN FAURE.

P.-S. — Je préviens les compagnons qui assisteront à la Conférence de vendredi, et ils y assisteront tous, que le Comité pour l'Espagne libre tiendra à leur disposition des carnets de la tombola et opérera tous les règlements demandés. Prenez donc tous arrangements, les amis, afin de nous enlever ce soir-là de nombreux carnets.

POURQUOI NOUS NE DÉFILEMOS PAS

Depuis longtemps la manifestation du Mur, qui se devrait d'être un grand rassemblement d'Unité Révolutionnaire du Proletariat venant affirmer sa volonté de venger les morts de la Commune, est monopolisée par le parti communiste qui, avec son manque de scrupule habituel, accapare les fusillés de 71 et s'en sert pour ses bas-manoës de parti.

Le défilé traditionnel est, pour lui, l'occasion de se livrer à toutes sortes de provocations contre les organisations ouvrières qui n'obéissent pas aux ordres de Staline.

Ces provocations furent particulièrement répugnantes l'année dernière. Tous les camarades qui participèrent à cette manifestation se souviennent de l'attitude ignoble du service d'ordre communiste qui, avec l'appui de la police, nous empêcha de défilé.

Allions-nous défiler cette année et voir se dérouler les incidents de l'année dernière ? Pour nous la question se posait d'une façon toute particulière. En effet, la situation a changé ; nous pouvons maintenant comp-

ter sur des milliers d'hommes résolus et, d'autre part, les camarades étaient décidés à ne pas se laisser assommer sans répondre et d'avoir ce qu'il fallait pour que cette réponse ait le maximum d'efficacité.

Mais agir ainsi, c'était faire le jeu du parti communiste ; c'était lui permettre de renouveler le coup qu'il vient de tenter si lâchement en Catalogne, lui donner des arguments contre notre mouvement. L'Humanité nous eut, le lendemain, accablés sous ses calomnies et eut encouragé la police à tenter contre nous le coup de force qu'elle médite depuis notre formidable progression.

Il fallait éviter cela ; nous avons donné assez de preuves de notre courage ; nous ne craignons pas la bagarre, soit contre les flics, soit contre les partis pseudo-prolétariens, mais il faut que la bagarre serve réellement nos idées.

Ce ne serait pas le cas. Nous n'aurions cependant pas hésité si le défilé avait conservé son caractère, s'il avait été, véritablement, la manifestation d'un prolétariat qui honore ses morts et

veut les venger. Mais, maintenant, sous l'influence du parti communiste, ce défilé est devenu une véritable mascarade où l'on verra, côté à côté, le drapeau rouge des communistes et le chiffon tricolore des Ver-saillais.

La manifestation du Mur n'est plus une protestation du Proletariat contre le crime, l'affirmation de l'espoir en un Monde nouveau pour lequel les communards sont morts ; c'est maintenant le symbole de la « réconciliation nationale », une apothéose d'abdication, de capitulation, de préparation guerrière.

Les Révolutionnaires sincères restés fidèles au souvenir et à l'idéal des Martyrs de la Commune, n'ont plus leur place dans cette mascarade en tête de laquelle se trouveront les dignes continuateurs des massacres de la Commune : les assassins de Méttau et de Clémenciat.

C'est dans l'action libertaire, dans la lutte révolutionnaire, la propagande et l'action, dans les luttes positives que nous honorons ceux qui sont morts pour la grande cause du Proletariat.

La Fédération Parisienne de l'U.A.

Il appartient aussi aux travailleurs de France d'imposer que les anarchistes espagnols qui ont barré la route au fascisme le 19 Juillet aient le droit de cité.

La politique des ignorants

La machine capitaliste se remet en marche, avec des heurts et des grincements, des chocs et des arrêts, mais elle marche. Le monde réformiste jubile, essaie des injections, huile les rouages, multiplie les efforts pour qu'enfin ce vieil appareil économique reprenne son activité d'antan.

C'est une situation qui fait apparaître clairement le caractère profond de la social-démocratie et des démocrates progressistes en général. Leur politique est conditionnée par une chose essentielle : la prospérité capitaliste. Quand le capitalisme va, tout va. L'abondance capitaliste régnera, les salaires s'élèveront, les travailleurs peuvent s'exprimer, participer sous une forme ou sous une autre à la vie sociale, économique et politique. Les mièges du festin financier, de l'orgie capitaliste viennent dorer la misère des prolos.

Deux grands chocs étaient venus ébranler le pouvoir bourgeois et par conséquent la puissance social-démocrate, la guerre et la crise de 29. Les conséquences de la guerre ont provoqué la naissance ou plutôt le développement rapide du mouvement révolutionnaire. La prospérité a ramené le réformisme. La crise, dans les pays les plus atteints, a éliminé la social-démocratie, et — les fautes de l'impérialisme soviétique aidant — amené le fascisme au pouvoir pour organiser les pays de structure dictatoriale sur pied de guerre en temps de paix.

Pour ne pas disparaître, la social-démocratie a mené une double action : écraser les germes de révolution, aider le capitalisme à se remettre d'aplomb.

En France, malgré une certaine radicalisation de la classe ouvrière, les organisations représentant le prolétariat n'ont qu'une pensée — en dépit des intérêts divergents — la prospérité. Tout ce qui tend à réorganiser le capitalisme pour un nouveau développement est qualifié de socialiste. Roosevelt est socialiste, Van Zeeland est socialiste, Blum est socialiste. Du moins les organes socialistes veulent nous le faire croire.

Les théories financières, les plans économiques, les projets de toute sorte se multiplient. Les programmes ouvriers en sont farcis. Pour les appliquer il faut tenir compte, il faut se servir des volontés prolétariennes. Alors on mélange les revendications claires avec le charabia des économistes distingués.

(Dans la « Tribune des Fonctionnaires » ne voit-on pas Lacoste trouver une série de points de contact avec Paul Reynaud ?) Le prolétariat comprend ses revendications, il ne comprend rien aux plans, aux nationalisations, aux systèmes de monnaie.

Les journaux lui ont parlé d'inflation, de déflation, de dévaluation, et il a choisi les mesures préconisées par ses leaders, évidemment. Quand il a calculé quelques semaines plus tard que son salaire ne lui permettait plus acheter qu'un beafsteak plus petit, il a compris.

C'est en tenant compte de cette situation que nous optons pour une politique, aujourd'hui comme demain, conduite, menée, pour et par les ignorants. Parce que nous sommes avec ceux d'en bas, qui sont ignorants des rouages capitalistes — et — avec ceux d'en haut, qui sont très intelligents et très capables — du moins nous voulons bien le croire, puisque ça n'a pas beaucoup d'importance.

C'est toujours sous d'autres formes, le même problème qui revient.

Ou bien le prolétariat est mineur, incapable de répondre aux problèmes que la vie sociale et économique lui pose et lors il faut tendre à améliorer la société capitaliste, la modifier, essayer de la rendre habitable ; par conséquent, il faut pour ce travail des équipes interpréter les désirs du prolétariat, les faisant coïncider avec les possibilités du régime. Dans le cas présent cela signifie prendre quelques mesures économiques et financières qui remettent le système capitaliste sur pied en se servant des masses ouvrières comme élément de pression, en faisant manœuvrer ces masses suivant les événements. C'est chose discutable, possible, imaginable, mais ce n'est pas du socialisme.

Ou bien, nous restons sur cette croyance que c'est de l'organisation du prolétariat, de sa lutte révolutionnaire, de ses possibilités que doit sortir une société meilleure qui supplantera par la violence le régime dans lequel nous vivons actuellement. Mais alors cela nécessite une politique strictement, exclusivement prolétarienne et révolutionnaire pour laquelle l'apport d'hommes supérieurs

PAIN DE SOLDAT

rement instruits, intelligents doit se manifester au sein même de la classe ouvrière, dans ses organisations et sous son contrôle, suivant ses mots d'ordre.

Sans doute de fins lettres ou de vastes cerveaux assimilèrent cette politique des ignorants à une dictature des abrutis. C'est en partie vrai. Comme il est vrai également que pour nous l'idée de révolution tient un peu de cette croyance en un coup de baguette magique qui fera recommencer le monde avec le premier jour de la révolution.

Tout révolutionnaire, s'il n'a pas sacrifié dans la tête que la révolution se fait pour les humbles et que la destruction de l'édifice capitaliste est la condition primordiale de la construction d'une société nouvelle, celui qui croit pouvoir arriver au socialisme par de subtiles manœuvres, des mesures circonscrites et savantes est bien près de l'idée de dictature c'est-à-dire à l'opposé du socialisme véritable.

Si le socialisme est possible et réalisable, il ne peut exister qu'une voie pour y arriver : l'action et l'organisation des travailleurs suivant un plan et des doctrines qui sont compréhensibles à tous, sorties de leur vie et de leur expérience propre et non intelligibles à une seule minorité d'êtres supérieurs.

Et c'est pour cela que nous rejetons toute politique tendant à diriger l'économie capitaliste, à la planifier, à la réorganiser, à la doper.

Nous la repoussons parce qu'il s'agit là de mesures surgies dans l'esprit d'éléments non prolétariens incompréhensibles au prolétariat, parce que toujours ces mesures ne tendent qu'à replacer le capitalisme et qu'elles ne peuvent guère aboutir qu'à des régimes corporatifs, semi-fascistes, ou franchement dictatoriaux, également parce qu'une telle conception ne peut être menée que dans le cadre d'une nation, en s'opposant aux intérêts d'une autre, faisant rentrer l'idée d'intérêt national, dans le meilleur des cas, dans le cadre d'un bloc impérialiste dont les intérêts sont momentanément convergents, parce qu'enfin notre conception de la lutte révolutionnaire se refuse à considérer les revendications ouvrières venant se greffer comme une sorte de parasite sur la bonne marche capitaliste et les luttes ouvrières liées au fonctionnement normal d'un système économique dont les travailleurs ne seraient pas exclusivement les maîtres.

RIDEL.

Notes et Glances

Mon papier du 13, sur le meeting des J.E.U.N.E.S., salle Pleyel, m'a valu une lettre un tant soit peu hargneuse et reflétant le grand mécontentement du camarade Joos. Ne voulant faire aux enfants nulle peine, même légère, j'ai pris amende honorable, en chemise et la corde au cou.

J'avoue bien humblement mon manque d'objectivité. J'aurais pu dire, en effet, pour être exact et précis, que les trois films annoncés à l'extérieur, n'étaient que deux. Il y eut donc tromperie sur la marchandise, à tel point qu'un tiers ami que j'avais entraîné là, est parti avant la fin.

Votre intention, louable en soi, camarades J.E.U.N.E.S., était peut-être en effet, de « protester contre la honteuse politique de non-intervention » ; mais avouez, en toute sincérité, qu'elle ne fut pas l'idée dominante des orateurs, et que vos placards de publicité n'en parlaient pas. Par contre, vous nous promettiez des commentaires sur les récents événements de Barcelone (ceux du 3 mai, par conséquent) et en toute objectivité, je ne puis que confirmer n'en point avoir entendu parler. D'où, d'ailleurs, mon interruption.

J'ignore si vos 1.200 auditeurs encasseront difficilement mes commentaires, mais moi je n'encaisse pas du tout le bourrage de crânes, pas plus, d'ailleurs, que certaine démagogie verbale.

Quant à la légereté avec laquelle j'aurais traité le sujet, je ne puis que déplorer l'incompréhension du camarade Joos. On peut, en effet, exprimer son dépit en quelques lignes, sans pontifier tout au long d'interminables colonnes. Je suis d'ailleurs pas un pisseur d'enceinte ; je suis tout honnêtement « ouvrier », mais un vrai, qui travaille en atelier et dont les phrases creuses ne sont pas enregistrées sur disques... Du reste, chez les anars, le cabotinage est inconnu.

Je m'excuse que mon interruption fut « inintelligible » : je n'ai ni une voix de stentor, ni un microphone à ma disposition. Je m'excuse aussi, pour ceux qui les ont profités des « propos orduriers » (Joos dixit) qui ont accompagné mon intervention et que je ne « prête » nullement à leurs auteurs : ils ont été prononcés, hélas...

Ma contribution me fait aussi regretter la fatigue des braves gars du service d'ordre qui ont cru bon de se déplacer pour venir à leur tour mon fauteuil.

Et pour conclure, mon petit Joos, au lieu de reconnaître de bonne foi l'inexactitude des faits qui me sont reprochés, et de rectifier dans le prochain numéro, je confirme, parce qu'etant vrais, les termes au papier qui ne t'a pas plus en les aggravant des lignes ci-dessus.

Quant à votre « droit de donner à cette malencontreuse intervention toutes les suites qu'elle comporte », vite, J.E.U.N.E.S. de mon cœur, un dessin, que je comprendre.

HENRI GUERIN.

D'ABD-EL-KRIM AU SOUTIEN DE LA PATRIE

Ayant donné des preuves suffisantes de ses aptitudes à la trahison et fourni toutes garanties quant à son absence de sens moral, Doriot a été jugé digne par le grand capitaliste d'être élevé au grade de « chef national ».

Furieux d'avoir été cassé aux gages dans son emploi de révolutionnaire patenté, et par un réflexe particulier aux âmes de laquais, le grand gueular de Saint-Denis, passé au service du fascisme, dirige la feuille de chou du chauvinisme intégral, la *Liberté*.

Dans une manchette incendiaire, le révolutionnaire bolchevik Doriot accuse Blum d'avoir bafoué le public et le « chef de l'Etat » en inaugurant l'Exposition inachevée.

Parce que, n'est-ce pas, avoir prêché l'antimilitarisme, fomenté des grèves, assommé des flics, correspondu avec Abd-el-Krim et venir aujourd'hui se réclamer de la Patrie, de la France, du drapeau tricolore, etc., ça ne peut pas s'appeler se « foutre du monde » ?

Déjà, dans les « Bonnes feuilles », les lecteurs du *Libertaire* ont pu avoir un aperçu de l'œuvre admirable de notre excellent Henry Poulaillé.

« Pain de soldat », c'est, dans leur tragique simplicité, sans phrases et sans floritures, l'ensemble des impressions ressenties par un jeune anarchiste, plongé malgré lui dans la tourmente. Ce révolté, point n'est besoin de le dire, n'est pas un personnage imaginé par l'auteur. C'est Poulaillé lui-même, prolétarien farouchement antimilitariste dès son adolescence et que les chefs syndicaux évoquent.

Quoique jeune, il ne se laisse pas prendre aux bobards qui trouvent un terrain si fertile dans les esprits même avancés d'alors.

La folie collective ne le gagna pas et parce qu'il sut en ces heures troubles conserver tout son sang-froid, il peut aujourd'hui nous en évoquer objectivement l'ambiance. Ce n'est pas tant un soldat, un ancien combattant qui parle qu'un ouvrier pacifiste ayant à son corps défendant, subi la guerre. La guerre qui lui a pris sa jeunesse, qui lui a pris de sa vie, qui lui a pris de sa dignité d'homme. Elle ne lui a jamais pris sa conscience.

Tous les moments, toutes les situations, tous les contacts que pouvait avoir un individu pendant la guerre sont retracés dans « Pain de soldat » avec force et vérité. L'abjection de l'« arrière » où l'hystérie des femmes le disputait à la sottise provocante des mâles à l'abri, éclate en quelques lignes vigoureuses :

« Déjà Magneux l'a faite, il y a quelques jours au bas de la rue Lecourbe, il a assisté à une sorte de lynchage. Un pauvre diable se débattait au milieu d'un horde de furies.

« Lâche, faignant !... Nos hommes se battent. C'est un déserteur. » L'homme ne peut fuir. Il se tortillait comme un orvet picoré à la fois par toutes les poules d'une basse-cour. Il ne frappa pas... Elles taquaient, criaiant, hystériques. « Nos hommes sont au front. On l'avait dénoncé et il s'était caché ailleurs... » expliquait l'une d'elles. « On fera la police nous-mêmes si la police ne fait pas son métier ». Il y eut bientôt foule autour du groupe.

« La police vint... Deux agents... Ils s'approchèrent. — Qu'est-ce qu'il y a ?

— Un déserteur... Ils ne demandèrent point les papiers de l'homme et l'emmenèrent escortés par les mères déchaînées, laissées dehors à grand-peine. Elles étaient vingt qui voulaient à tout prix témoigner. »

La seconde partie du livre, c'est la vie du front ou Magneux, le « récupéré », est envoyé. Pas la vie du front comme certains nous l'ont décrite avec plus de littérature que de vérité. Non, la vie qui, en dépit des dangers courus, des sacrifices demandés, reste toujours stupidelement militaire. Il y a toujours le cabot, le sergent, le juteux et sitôt que la compagnie redescend au repos, c'est pour retrouver la revue de détail, le garde-à-vous et toute la servilité de la caserne.

Il y a aussi des « héros », comme on les appelle. Brau et Van der Eiken. Ceux-là, ont ce que les chefs nomment : le courage au feu. Mais s'ils risquent leur vie ça n'est pas plus spécialement pour « sauver la France ». Il leur arrive même plutôt de la risquer pour aller fouiller les cadavres et récupérer les bagues aux doigts des moribonds. Pas des crapules non plus. Moins crapules que ceux qui leur ont permis, à eux, hommes frustes et incultes, ce retour légal à l'ancienne brutalité qu'est la guerre.

Tous ces caractères, Poulaillé nous les fait ressortir avec une troublante justesse. Et c'est ce que ne lui pardonneront pas ceux qui, ayant oublié leurs troupes, leur avilissement et leur peu reluisant martyre prennent pour argent comptant les discours ronflants dont on paye leur sacrifice et croient très fermement qu'ils ont « des droits sur nous ».

Non, les actuels « anciens combattants », ceux que la guerre n'a pas guéri ou qui l'ont oubliée et qui se plaignent à nous en donner une image glorieuse ne pardonnent pas à Poulaillé de restituer à la hideuse Bellone son véritable jour.

Mais ceux dont le massacre a dessillé les

yeux, ceux qui en ont été victimes et nous, plus jeunes, qui dans l'esprit des gouvernantes, sommes inscrits au rôle de la prochaine, tous ceux-là qui l'ont vécu et tous ceux qui ne veulent pas la voir saluent l'écrivain courageux qui, en face des mascarades d'anciens poils tricolores, des appels à la fibre patriotique et des exaltations à la grandeur des combats dresse, en simple et émouvante mise au point, le souvenir de ce qui ne fut point une gloire épopée, mais une tuerie immonde et stupide, et le triomphe de la bêtise, de la lâcheté et de la bestialité sur la civilisation.

MAURICE DOUTREAU.

Anniversaire

*Mie, ô petite mie ! amie à moi,
Tu me vois tout en émoi :
Ce dimanche sois vite prête,
Nous devons aller honorer les gars
Qui, le long du mur là-bas,
Firent leur dernière priouette.
Fais un drapé de ton corps
Pour glorifier ces morts,
Revêts ta robe rouge cerise;
Le peuple devinera,
Quand on défilera,
La couleur de nos coeurs à ta mise.*

*Le voici ce fameux mur,
Longeons-le d'un pas sûr
En chantant notre chant d'allégresse,
Ce chant d'espoir et d'amour,
Les échos d'alentour
En répercuteront la sagesse :
Pour souligner ce grand jour de ten-*

*[dresser]
O ! merci de m'offrir ta belle jeunesse !*

*Miel ! O petite miel amie à moi,
Remontons sous notre toit
Et là, demeurons porte close
Afin de pouvoir mieux nous recueillir,
Deviser sur l'avenir
Et复习 la grande Cause.*

*Mais ton front devient soucieux
Et de tes jolis yeux
Un pleur tombe, ce chagrin m'alarme.
Pourtant, tout bien réfléchi,
Je dois en convenir,
La Commune vaut bien cette larme.*

*Comme Baptiste Clément,
Un jour peut-être, enfant,
Sur une barricade surprise,
Il faudra, ventre-bleu !
Toi-même ouvrir le feu
Pour qu'un monde nouveau se précise.
Ce jour-là, songe à notre bonne Louise,
O belle jeunesse du Temps des Cerises.*

*Miel ! O petite miel amie à moi,
Cette nuit sous notre toit
Hurlons bien fort notre rancune
Et clôturons notre jour favori,
Ce beau jour de Mai fleuri,
Au cri de : « Vive la Commune ! »*

Vers libres de CH. D'AVRAY,

H. POULAILLE
PAIN DE SOLDAT

roman
La guerre, pour ceux qui l'ont faite, et pour d'autres.
GRASSET | fort vol. 500 p. 24 fr.

La vie du « libertaire »

Nous avions annoncé dans notre dernier numéro, que le prix du *Libertaire* serait augmenté à partir du 1^{er} juin. Cette décision avait été prise devant les hausses constantes des tarifs d'imprimerie et d'expédition, qui atteignent aujourd'hui 55 à 60 %.

Les journaux avaient annoncé que le Syndicat de la Presse avait décidé de porter le prix des quotidiens à 0 fr. 40, cette augmentation aurait aux yeux du public justifié notre propre augmentation. Mais la lutte que se mènent les grands journaux fait que cette augmentation n'est pas encore officielle, elle le sera sans doute d'ici quelques jours, elle sera peut-être même reculée de quelques semaines.

Un grand nombre de nos camarades, qui chaque semaine vendent le *Libertaire* à la criée, nous ont fait remarquer avec justesse que leur vente se trouverait générée si l'augmentation de notre prix de vente précédait la hausse des grands quotidiens. Il va là un fait d'ordre psychologique indéniable. C'est pourquoi nous avons décidé d'attendre la hausse générale des journaux pour augmenter le *Libertaire*.

Notre prochain numéro sera donc vendu 0 fr. 50.

Dans un prochain numéro, nous exposons très largement les raisons qui font que nous sommes obligés d'augmenter le prix de vente du *Libertaire*. Nous pouvons dire que si nous avons pu tenir jusqu'à présent, ce n'est qu'à cause de la montée rapide de notre tirage, qui a quadruplé depuis un an. Nous avons maintenu le prix de 0 fr. 50 pour ne pas nuire à cette progression de notre influence, mais maintenant la hausse des prix ne nous permet plus de tenir.

Nous rappelons que le prix de l'abonnement sera provisoirement maintenu au même prix. Que tous nos amis en bénéficient en s'abonnant le plus rapidement possible. L'abonnement est le plus sûr soutien d'un journal. CAMARADES, ABONNEZ-VOUS.

BULLETIN D'ABONNEMENT au "LIBERTAIRE"

Je soussigné déclare souscrire un abonnement de

à partir du pour la somme de

dont je vous envoie le montant.

SIGNATURE :

Nom (1) 199
Ville :
(1) Ecrire très lisiblement.

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

UN DOCUMENT OFFICIEL DE LA F.A.I.

L'origine, le développement, les conséquences de la réaction stalino-bourgeoise en Espagne

La crise du gouvernement de Valence est une branche — et certainement pas la dernière — qui a pour but d'écraser toutes les conquêtes révolutionnaires du prolétariat espagnol. Le 19 juillet de l'année passée, le peuple espagnol était uni dans la lutte contre le fascisme. Les travailleurs et les petits bourgeois étaient unis. Le pouvoir politique aurait pu être assumé exclusivement par les travailleurs si le travail commun des socialistes avec les républicains bourgeois n'avait pas continué à Madrid.

LES EXIGENCES DE LA LUTTE ANTIFASCISTE

En Catalogne, les anarchistes auraient pu prendre la vie publique exclusivement dans leurs mains. Mais cela ne se fit pas pour plusieurs motifs et spécialement pour l'aversion contre la conquête du pouvoir politique. Ils déclarèrent cependant un grand changement dans la vie économique. Dans la vie publique, l'industrie et le commerce furent « réquisitionnés », c'est-à-dire expropriés et collectivisés. Vous savez que les syndicats furent les soutiens de ce mouvement et nous ne devons pas ignorer que les traditions du mouvement prolétarien espagnol mènerent à ce chemin. Dans l'ordre politique on réalisa également un grand changement : il était indispensable que les organisations anarchistes répondent à l'influence morale et en accord avec les changements économiques. Ils prirent part avec les autres partis antifascistes et organisations, dans la réglementation de la vie publique. Ce fut principalement la guerre antifasciste qui nous obligea à l'alliance antifasciste avec les autres partis prolétariens et bourgeois de gauche. Si nous avions agi autrement, nous serions restés sans armes et aurions été dans l'obligation de restreindre la lutte peu après.

Naturellement, ni la bourgeoisie républicaine, ni les socialistes et communistes n'étaient d'accord avec le développement qui commença le 19 juillet et qui déboucha dans un changement, non seulement politique mais aussi social. Dès que les partis qui se trouvaient dans le même camp antifasciste que nous, ainsi que les organisations, se firent suffisamment forts, ils commencèrent des contre attaques contre les conquêtes révolutionnaires. Nous nous trouvions déjà, au bout de quelques mois, devant un bloc uni formé par tous les autres partis. Au début, ils firent bonne figure à ce qui était pour eux un jeu malin des anarchistes. Ils employèrent tous les moyens pour nous discréditer publiquement et affaiblir nos organisations. Cela ne leur fut pas bien difficile. Ils reçurent de l'aide de l'étranger : de France, d'Angleterre, de Russie, etc., etc.

LA LUTTE REVOLUTIONNAIRE ET LES CONSEQUENCES INTERNATIONALES

Vous connaissez sûrement les différentes phases qui se déroulèrent dans le camp antifasciste. Par conséquent, inutile d'entrer dans les détails. Ces derniers temps, la lutte prit des formes aigues. L'étranger n'y était pas « étranger ». L'appui fasciste de l'Allemagne et de l'Italie à Franco conduisit à des complications internationales qui devenaient de plus en plus difficiles. On craignait que, de ne pouvoir arriver vivement à la fin de la guerre civile en Espa-

Nous venons de recevoir du Comité Péninsulaire de la F.A.I. le résumé complet d'un rapport qui sera prochainement communiqué sur la genèse, le développement et les conséquences des événements politiques qui ont abouti à la restauration de l'entreprise bourgeoise en Espagne anti-fasciste.

Ce document officiel, dont on appréciera

le ton mesuré, fait littéraire définitivement des odieuses calomnies colportées par les véritables responsables du putsch stalino-bourgeois, sur la C.N.T. et la F.A.I. Il situe exactement où sont ceux qui, tout en criant à la manœuvre fasciste, n'ont pas hésité une seconde à disloquer le bloc des forces anti-fascistes pour faire triompher leur politique partisane dont le but, de jour

en jour plus évident, est de balayer les querelles révolutionnaires et de procéder à la restauration de la république bourgeoise du capitalisme et des trusts étrangers.

Nos militants et nos lecteurs auront ainsi une bonne arme pour riposter ici aux complices des étrangeurs à masque anti-fasciste de la révolution espagnole.

ces, la fourniture se réalise bien mieux, étant donné que, de notre côté, malgré la campagne infâme qui se fit contre nous, nous continuons à leur donner toutes les facilités. Tout est mis en œuvre pour que la population ait la sensation que tout allait mal pendant que les anarchistes étaient au pouvoir.

UNE OFFENSIVE GENERALE SE PREPARE CONTRE LES REALISATIONS REVOLUTIONNAIRES

La situation du front d'Aragon est paix. Dernièrement arrivèrent 5.000 fusils et plusieurs millions de munitions en Catalogne, venant de Valence. On annonce des tanks, des armes automatiques, etc. Un grand nombre d'avions seront remis aussi aux secteurs du front d'Aragon. Jusqu'à maintenant manquaient les armes offensives. Si on entreprend maintenant avec les nouvelles armes une offensive de grande envergure, il sera relativement facile d'affirmer que cela est dû au nouveau général envoyé de Valence.

Il faut supposer aussi que dans d'autres contrées le Gouvernement agira contre les ouvriers. Il se produira certainement une offensive générale contre la collectivisation. L.U.G.T. de Catalogne a prononcé dans sa dernière conférence régionale du 17 mai, la phrase : « que les transports de Barcelone devaient se municipaliser ». Ceci veut dire que le syndicat ouvrier du transport doit être exclu de la direction des transports. Il est bien possible qu'ils agissent aussi contre la collectivisation des champs, spécialement à Valence. Vraisemblablement se ferait un coup contre l'Aragon où notre influence est très grande et où le processus de la socialisation est très avancé.

LES C.N.T.-F.A.I. SONT DANS L'OPPOSITION ET LUTTENT CONTRE DEUX ADVERSAIRES

Par conséquent, comme vous le voyez, camarades, la Révolution espagnole se trouve dans un point variable de son déroulement. Le C.N.T.-F.A.I. sont dans l'opposition. Dès maintenant nous devons nous défendre fortement contre la réaction. Nous avons déjà appelé l'attention en diverses occasions de nos camarades de l'étranger et sommes heureux de leur solidarité. Il y a 10 mois il était plus facile de se gagner toute la classe ouvrière pour appuyer l'Espagne antifasciste. Il s'agissait alors d'une aide commune contre un ennemi commun : le fascisme. Aujourd'hui le prolétariat espagnol a deux ennemis : 1. le fascisme espagnol appuyé par le fascisme international ; 2. le capitalisme international, au côté duquel sont la Russie soviétique et les pays démocratiques. Et en Espagne même, ce capitalisme international possède ses conjurés dans les partis bourgeois de gauche, dans les socialistes et communistes.

Le prolétariat est seul. La C.N.T. et la F.A.I. sont face aux problèmes les plus difficiles. Nous espérons que vous comprendrez notre difficile situation et nous appuyerez dans cette lutte avec tous les moyens dont vous pouvez disposer.

Le Comité Péninsulaire de la F.A.I.

Pour l'Espagne antifasciste donnons tout notre effort

Quoi de plus réconfortant que l'émulation déclenchée par notre appel à la solidarité en faveur des innocentes victimes de la barbarie fasciste ?

En dehors du magnifique succès remporté par notre tombola, il convient de signaler l'effort particulier de dévoués camarades, tels ceux de Lyon qui nous ont adressé 2.000 francs ; ceux de Bordeaux, 2.000 francs également ; Carentan, 500 fr. ; Annecy, 500 francs et d'autres encore qui pour des sommes importantes contribuent à amplifier l'aide matérielle indispensable.

D'autre part, chacun appréciera le beau geste de nos amis anglais de Londres qui, non contents de mener le bon combat depuis plusieurs mois pour la cause de nos frères d'Espagne, dans leur vaillant organe *Spain in the World*, ont décidé de prendre à leur charge 20 de nos petits orphelins de Llensa, pour l'entretien desquels ils viennent de nous faire parvenir un premier versement de 5.000 francs.

Nous pensons que ces exemples, pris parmi d'autres ne doivent pas rester isolés. Il

Aux pouvoirs publics de la Généralité de Catalogne à Barcelone

Les libertaires et les syndicalistes italiens, français, espagnols, bulgares, résidant en France ont appris avec une douleur stupéfiante l'odieux assassinat perpetré par les forces de police de la Généralité de Catalogne à Barcelone sur la vie de nos camarades italiens Camillo Berneri et Barbieri Francesco.

En constatant que les circonstances dans lesquelles ces assassinats ont été accomplis révèlent la prémeditation caractérisée du crime d'Etat, ils élèvent leur protestation indignée contre les Pouvoirs Publics responsables de la Généralité de Catalogne, qui viennent de se salir d'une honte ineffaçable, autant plus abominable en tant que ces crimes — commis sur des généraux militaires accusés en Espagne pour sacrifier leur liberté et leur vie à la libération du Peuple Espagnol — revêtent le caractère d'un coupable et monstrueux fratricide inexplicable.

Ils ajoutent aussi leur ferme protestation contre la détention arbitraire de nombreux camarades étrangers, dès qu'ils demandent la mise en liberté immédiate.

Paris, le 18 mai 1937.

Sigé :

Comité Italien Pro-Espagne
Fédération Anarchiste Italienne
Délégation Permanente C.N.T. A.I.T.
F.A.I. en France.
Union Syndicale Italienne.
Union Anarchiste Française.

TOUS LES MILITANTS DE LA
FEDERATION PARISIENNE SE DE-
VRONT D'ETRE PRESENTS, VEN-
DREDI 28 MAI, A 19 H. 30, A LA
SALLE DE LA MUTUALITE, POUR
LE SERVICE D'ORDRE.

La médiation qui vient

(Suite de la première page)

Mais quand, dès le premier jour, ces héros ont engagé la lutte, quand ces travailleurs ont animé et organisé la résistance en effectifs et en armements, ils se sont inspirés des lois inflexibles de la guerre.

D'un même cœur et d'une même volonté — enflammé le premier, inflexible la seconde — ils ont mené de front l'action défensive et l'action offensive.

Par leur action défensive, ils ont sauvegardé les libertés déjà conquises et par leur action offensive, ils ont poussé aussi loin que possible la conquête de celles auxquelles ils aspirent et sans lesquelles les autres restent fragiles et d'insuffisante valeur.

Ces Messieurs de la Banque, de l'Industrie et de la Terre, détenteurs du capital, actionnaires des grandes firmes industrielles et possesseurs de la vaste propriété terrienne, n'ont songé qu'à mettre à l'abri leurs précieuses personnes et, la peur aux entrailles, ils ont, dès la première heure, tout abandonné.

On sait quelle a été la suite de cette fuite épandue.

Inutile de rappeler aux lecteurs du *Libertaire* ce qu'on fait nos amis de la C.N.T. et de la F.A.I.

Inutile d'enumerer les prodiges réalisés. Inutile d'insister sur les magnifiques réalisations qui, depuis près d'une année, témoignent de la dévouée activité du prolétariat catalan et des résultats dus à son audace révolutionnaire et à sa persévérente énergie.

• • •

Est-ce à dire que, d'avance et de parti pris, nos frères d'Espagne sont résolus à repousser et à combattre toute « Médiation » ?

Pas le moins du monde.

Autant et plus que quiconque, ils désirent la fin du drame épouvantable et de ses cruelles nécessités. Leur acquiescement ou leur résistance à « la Médiation qui vient » dépend des clauses de celle-ci.

Nos amis ont jeté les bases d'une Révolution Sociale dont la structure naissante

dépasse tout ce que, dans ce domaine, l'Histoire a jusqu'à ce jour enregistré.

Si la Médiation qui vient respecte cette structure et s'engage à ne pas entraver son développement — mais peut-on espérer cela ? — ils acquiesceront à l'arrangement en perspective.

Mais si ce « compromis » entraîne ce que tous les gouvernements et toutes les diplomates entendent pour « le rétablissement de l'Ordre en Espagne », j'ai la conviction que l'Espagne travailleuse et révolutionnaire résistera.

Car le rétablissement de l'Ordre, ce serait le retour à l'Oppression politique et à l'Exploitation économique et nos camarades n'accepteront pas cela.

• • •

J'exprime ci-dessus mon sentiment personnel. Je poserai la question aux délégués de la F.A.I., de la C.N.T. et des Jeunesse libertaires d'Espagne qui parleront, à la Mutualité, le vendredi 28 courant.

Je suis persuadé que leur réponse confirmera mes prévisions.

SEBASTIEN FAURE.

Vient de paraître :

LA RÉVOLUTION EN ESPAGNE

par Jean de Boë

Une brochure de 48 pages
très documentée

POUR instruire la classe ouvrière sur le problème de la Révolution espagnole,

POUR réagir contre les campagnes mensongères et tendancieuses de la Presse.

POUR préserver les réalisations révolutionnaires des syndicats espagnols.

Prix : 1 franc; franco : 1 fr. 25



Après le dernier bombardement de Caspe en Aragon.

Les auteurs prolétariens

Constant Malva écrivain mineur

C'est en 1932 que Malva débute dans les lettres. J'avais reçu son manuscrit par Barbusse (1) lorsque me disait : « Vous trouverez peut-être quelque chose dans ce manuscrit. Evidemment, me disait-il, l'œuvre n'est pas parfaite au point de vue du style, mais il en émane quelque chose de prolétarien et de vécu qui est assez impressionnant et qui mérite, je crois, de retenir votre attention, soit que vous utilisez ce manuscrit, soit que vous nous le mettiez en rapport avec leur auteur. » (lettres du 17-6-31).

Je lis le petit livre, C'était *L'Histoire de ma mère et de mon oncle Fernand*. Je fus si heureux de cette lecture que le soir même j'écrivais à son auteur pour lui faire part de ma joie et lui demander qui il était, ce qu'il faisait.

J'étais fixé par retour du courrier. Le gars était bien un mineur, boulveleur, précisait-il. C'est le plus dur des travaux de la mine, le plus dangereux aussi, le mieux (si l'on peut dire) payé m'expliquait-il plus tard, ainsi il pouvait acheter de loin en loin un bouquin en plus de ses journaux du militaire.

Il était né en 1903, au Borinage, à Quaregnon dans le Hainaut en pleine bûche. Il eut une enfance pénible et fut à même de bonheur de comprendre que tout n'était pas pour le mieux dans la vie. Au moment où il atteignit ses dix ans, c'était la guerre, l'invasion de la Belgique, l'exode. Les parents de Malva avaient pu fuir et tour à tour, ils se firent en Bretagne, en Normandie, puis en Auvergne. Comme l'on s'en douta, dans ces pérégrinations, la chose dont on se préoccupait le moins était l'éducation du gosse et ses études primaires furent des plus irrégulières. Au moment où les enfants de son âge prennent le plaisir à lire, lui apprenait la vie et la science du malheur qui est le lot des pauvres.

On le gagea comme pâtre dès l'arrivée. Ce ne fut que deux années plus tard qu'il put fréquenter l'école. Attentif et désireux de savoir, il rattrapait assez vite ses compagnons de classe, si bien que malgré les lacunes de son instruction, l'instituteur le présenta au certificat. Il y échoua. Les brevets même enfantins ne se donnant pas à l'intelligence, mais à son ertsatz l'instruction. Parmi ses compagnons plusieurs petits frères instruits conquièrent le démocratique diplôme, lui n'y gagna qu'un petit serrement de cœur. Déjà il était un grand sensible. Il vit dans son école une injustice et découragea quitta l'école pour s'embaucher comme canonnier à la disposition de l'armée anglaise. Ensuite, il s'improvisa marchand de « chocolades » et sillonna le front anglais au milieu des mercantins. « Petit mercant », lui-même, dit-il. Cela dura assez peu. Il fut ensuite débardeur, puis saboteur, puis manœuvre dans une usine de munitions, laissé un peu maître de lui-même. Quand la guerre fut terminée le père, ayant pu reprendre sa place à la mine, y fit embaucher son fils, car si l'on avait pris beaucoup de mineurs, bon nombre n'étaient pas revenus et il y avait des places à prendre. Le jeune gars alla rejoindre la grande armée des gueules noires où sa place était marquée par le destin ; ce destin qui permet peut-être que les écrivains de carrière aient le droit de choisir leur sillon, mais qui ne laisse aucun espoir de choix aux gosses du prolétariat, sous le signe de la misère. A dire vrai cela avait été presque avec joie, qu'il avait pris contact avec le rude travail de la mine. En tous cas, c'était sans effroi. Tous les siens étaient descendus au fond. Il revoyait en pensée son bon grand père, le Constant Malva dont il adopta le nom comme pseudonyme. Cristallisation d'une affection d'enfance — Alphonse Bourlard — il s'appelle Bourlard — est un sentiment du mal. Ne le lui reprochons donc pas.

Dans *Histoire de ma mère et de mon oncle Fernand*, Malva retrace son enfance et la vie des siens, avec une délicatesse de touches qui en font une des œuvres les plus émouvantes qui soient, et certes, un des plus purs joyaux de la littérature prolétarienne. Peu de pages ont un accent aussi net, une authenticité aussi nue. On songe à Négi Doff, à Marguerite Audoux.

C'est peut-être l'œuvre la plus directe qui ait été écrite en notre langue. Avec quelques gaucheries de style, comme le notaît Barbusse, mais qu'importe ces gaucheries si ce qui est exprimé va droit à nous ? Et c'est le cas.

En lisant ce manuscrit, je songeais à un autre petit livre magnifique *L'Ascension* de Lucien Bourgeois. C'étaient deux œuvres sœurs. Par certains points d'ailleurs les deux hommes sont proches. Bourgeois est un sentimental réfléchi, Malva est un impulsif.

simplicité et le plus possible satisfaisante aux règles que l'on savait mal, de bien écrire. Peu à peu, cependant des chapitres se suivirent, l'œuvre prit corps. Des mois s'écoulèrent riches d'émotions, de craintes et d'enthousiasme à la fois.

Enfin le livre fut achevé. L'auteur le termina par une manière d'acte de foi. « S'il ne nous est pas permis d'instaurer le paradis sur la terre, nous pourrons quand même soulager l'misère de bientôt des maux. »

Dans la mesure de nos moyens, unissons nos efforts, nous qui souffrons, pour transformer la société actuelle en une autre plus juste et mieux ordonnée, où peut-être enfin la vie de chacun ne sera plus un fardeau et où la haine peu à peu disparaîtra du cœur des hommes. »

C'était une fin un peu livresque, littéraire. C'était sans conteste la moins bonne page du livre; le donnant à publier j'avais tenu à n'en rien renoncer, ni retoucher. Tel quel c'est je crois un des plus curieux documents brutus de la vie prolétarienne qu'il m'aït été donné de faire sortir.

Dès lecture, j'avais vu Barbusse et lui avait écrit. Je souhaitais qu'il fit une relecture de *L'Histoire de ma mère*, je désirais qu'il le préfacât. J'insistais ; c'était une très belle œuvre, très parfaite même... Il accepta et l'ouvrage s'ouvrit sur des belles pages de Barbusse : « Un ouvrage écrit ». Il nota l'intérêt du document de récit.

« Malgré sa simplicité et sa modestie, son manque touchant de prétention, il prend au moment où nous sommes, une valeur d'indication qui en double l'importance. »

... Documentation à travers de la simplicité. De récits fabriqués; rien de fabriqué là-dessous. Pas d'*histoire des Mille et une Nuits*. Il s'agit des mille et un jours de la terre. La vie courante racontée avec le moins de mots possible, d'une série de pauvres gens, le drame des naissances, le drame des agonies et, entre les deux, avec des hauts et des bas, la lutte pour le pain et le bonheur. Quand on a fermé le livre, ajoutait Barbusse, on est passé bien près de ces pauvres gens. On ne sait même plus très bien si on les a connus ou si on les a aperçus seulement à travers des pages et des lignes. C'est un contact émouvant ».

Contact avec les gens, mais aussi avec les choses, ce que ne marquait pas assez le préfacier et qui fait que de tels livres se séparent de l'actuelle littérature. Ce sont ces gens et ces choses mêmes qui sont exprimés et non une manière de transmutation artistique.

« L'auteur, dit encore Barbusse, parle à peu près comme ses personnages, il ne s'élève pas au-dessus d'eux, il est au milieu d'eux; il a toujours été au milieu d'eux. »

Et il est, toujours au milieu d'eux, ajoutons-nous, ce qui compte pour un écrivain prolétarien.

« Nous travaillons ces temps-ci à mille cent mètres, dans une chaleur et une poussière suffocantes à tel point que c'est chose naturelle quand la boisson manque, de se désaltérer aux abreuvoirs des chevaux. »

C'est n'est pas du conte que j'extrais ceci. C'est Malva qui parle à son ami Crouzy.

« Il n'est pas rare d'entendre dire au fond : « un bon coup de grisou, c'en serait fait de notre chienne d'existence ». »

Certes on ne sait pas quelle dure peine est la leur et l'on ne pense guère à ce prolétariat de l'Enfer souterrain, que lorsqu'une catastrophe endeuille les pays charbonniers.

Barbusse reprochait dans *Histoire*, le manque d'idéologie de Malva, il ne décrivait pas de révoltes. Cela me fait me rappeler ma visite à la garde-barrière Rose Combès de qui j'avais publié un roman *Le Milieu des Garets*. Elle venait de recevoir une lettre de Barbusse qui lui reprochait d'être conforme... »

en dehors de la vie active, ou aux présidiums ou sur les estrades des réunions. J'aurais aimé retrouver, une page magnifique de Malva parue dans un organe trotskyste de Belgique expliquant pourquoi les catastrophes étaient possibles.

Ah ! Barbusse, même dans le Feu et ailleurs, vous n'avez jamais atteint à cet accent de révolte.

Je renvoie mes lecteurs au texte de Malva que je publiais dans le cahier de littérature prolétarienne *Esprit* du 15 mars qui s'intitule *Rancœur* en réaction contre les apostoliques du Stalhovisme. Pour mes lecteurs du *Libertaire*, je reproduis un texte qu'écrivait Malva au lendemain même de la catastrophe de Lambrechies en mai 1934. « Quand la mort nous frappe ». A ce

moment même on prévoyait une nouvelle grève boraine. Le grisou vint mettre de l'ordre dans la situation.

« Le mardi 15, vers 7 heures du soir, dans une de ces mines de malheur, qu'on appelle le Fief de Lambrechies, le grisou a tué une quarantaine de nos frères de misère. A cette même heure, trois de mes compagnons et moi-même achetions de manger notre pain à la tête d'un bouweau plantant.

Nous en avons assez. Ce n'est rire, nous plaignions sur les difficultés du travail et sur son sort en général. Et chacun de nous concluait en ces termes : « Au référendum, je vais voter la grève des deux mains et même des deux pieds ! »

Nous en avons assez, Ce n'est pas tant une question de salaire qui prime. Cela nous le réclamons à l'arrière-plan. Cinq pour cent de plus ou moins équivaut toujours à la misère. Ce qu'il nous faut, c'est sortir de la mine où nous peinons comme des bagnards, comme des damnés ; ce qu'il nous faut, c'est respirer un peu d'air pur ; ce qu'il nous faut, c'est vivre quel temps comme des hommes, à la lumière bienfaissant du bon vieux soleil. La grève n'est pas pour nous une calamité, mais une délivrance momentanée. Tous les mineurs pensent comme moi. Et ceux qui, parlant en notre nom, disent le contraire, mentent ou ignorent totalement notre existence.

Nos dettes de 1932 ne sont pas encore encrées, nous allons les grossir davantage ou en créer de nouvelles. Tant pis ! Nous voulons vivre ! Nous voulons nous évader de l'enfer ! Ce ne sera qu'une fugue, nous le savons. Comme les serfs de jadis, nous sommes toujours attachés à la terre ; la misère est plus implacable maîtresse que le seigneur d'antan.

Qu'importe nos chaînes que nous devons reprendre. Quelques heures de bonheur compensent plusieurs années de souffrance.

El puisque n'y a pas d'autres moyens.

Nos frères ensevelis dans la mine ardente pensent ainsi, parlent ainsi.

Ils venaient d'avoir mangé leur pain, ils avaient bu une dernière gorgée de café et, prenant une cuiller, s'étaient dit, avec un soupir d'espérance :

« Courage, le 20 mai viendra, nos vacances approchent. Nous allons pouvoir nous rendre au bois et dans les prés. Encore quatre jours et la délivrance ! »

Et ils sont remontés dans la taille,

Mais quelques minutes après, la mort, plus cruelle que jamais, anéantissait leurs beaux projets.

Maintenant, de ces quarante et un camarades il ne reste plus que des tas de cadavres informes qui grillent ; de ces hommes beaux et forts, on ne retrouve que des débris qui inspirent l'horreur.

Pourra-t-on même les retrouver tous ? Il est brisé de les emmurer.

Mais après tout, s'ils sont morts, qu'importe l'épaulement de la couche qui les couvre !

On ne leur rendra pas la vie en les ramenant à la surface.

Les profiteurs de nos sueurs et de notre sang sont accusés de la capitale. Après nous avoir réduits à l'esclavage, ils viennent verser leurs larmes officielles sur les dépouilles de nos malheureux camarades.

Ces gens n'ont même pas la pudeur de se tenir à distance. Ils ne craignent donc pas d'être regis à coups de pierres et salués par des malédicitions.

Aujourd'hui, il n'est question que de nos frères martyrs. Les journaux ne tarissent pas d'éloges sur les mineurs, chacun vante leurs qualités d'abnégation et de courage devant la mort.

Dans huit jours on n'en parlera plus.

Profiteurs et privilégiés seront rentrés à leurs plaisirs. Et tandis que certains messieurs, s'occupent de créer de nouvelles lois de famine, leurs

enfants sont remontés dans la taille,

Où d'autres formules moins amères.

Quand les 20 francs étaient sur la table, il expliquait : « C'est des copains de Paris, vous comprenez, ils m'ont envoyé des sous à partager. »

Et ensuite, après les excuses, les serrements de mains, il allait plus loin dans le corollaire renignant son refrain.

Dans une lettre qu'il a écrite peu après, il expliquait que cela l'avait rudement embêté mais qu'il était content quand même.

Quelques lettres me vinrent de gens qui étaient contents aussi.

Il n'a pas répondu.

Il pense : c'est toujours son tort de penser :

« Tirer les marrons du feu pour les autres. L'homme est un salaud. Aujourd'hui, il flâne les portes, les secrétaires du syndicat ; demain ce même type qui ne manque jamais de louer les orateurs révolutionnaires, frottera la manche des vêtements de village... »

On devine à travers ce récit pessimiste un peu de ce que ressent Malva, militant isolé dans des groupes d'avant-garde, parmi des camarades tous plus suiveurs les uns que les autres. Et c'est cela qui donne au récit son accent, et fait aller très loin telles observations aiguës quoique d'apparence simple. Mais *Un propre à rien* (1) et *Histoire* du mal ne sont encore que des promesses. Malva nous doit une œuvre de longue haleine.

Bien sûr, la vie est là, bien remplie ; sa tâche, sa besogne de militant, sa famille. Et sur sa paix, cinq bouches vivent, dont deux enfants et cela prend du temps. L'écrivain est rappelé à l'ordre par ses fillettes s'il veut se mettre au travail trop vite. Puis la politique, si on ne s'en sort pas, a ses risques. On ne fait pas d'agitation sans représailles, ni sans être incompris par ses proches, il sied de ne pas sous-estimer les rancunes des copains. Bien sûr, comparativement à la vie de nos écrivains bourgeois, c'est une bien petite vie que celle de Malva. Mais pour nous, il compte qu'elle soit telle. Non pas que nous tenions à ce que le bouteveu Malva ne sorte jamais de la mine, il est à près de quarante cents mètres sous terre, à l'heure qu'il est. Au contraire, je confesse que je ne relis pas certains contes de lui, comme *La Mort d'André Lebon*, *Coup de Grisou* ou *La Mine Mystérieuse*, vieux contes que j'ai publiés dans *Proletariat* sans une certaine crainte imbécile, j'avoue.

Mais le fait qu'un homme choisisse le plus pénible du travail pour, gagnant quelques sous de plus à la paie, s'achète des livres, sans gêner la popote des siens, cela a pour moi, du poids.

Et aussi, à l'heure où les représentants de la littérature socialiste de mots d'ordre sont des auteurs de métier, à l'heure où les pires bourgeois se mettent, disent-ils, aux côtés du prolétariat, sans le moindre désir de travailler à autre chose qu'à leurs combines, il sied de mettre au premier plan de la littérature prolétarienne ceux qui sont des ouvriers au double sens, et non les profiteurs d'un snobisme qui sous-entend et permettrait l'implantation d'une pseudo-élite écrivaine ou artistique vivant en parasite, sur les épaulles des manuels de l'usine, de la terre et de l'atelier.

HENRY POULAILLE.

(1) Un petit volume chez Fonquia à Nemours, 3 francs.

en dehors de la vie active, ou aux présidiums ou sur les estrades des réunions. J'aurais aimé retrouver, une page magnifique de Malva parue dans un organe trotskyste de Belgique expliquant pourquoi les catastrophes étaient possibles.

Ah ! Barbusse, même dans le Feu et ailleurs, vous n'avez jamais atteint à cet accent de révolte.

Je renvoie mes lecteurs au texte de Malva que je publiais dans le cahier de littérature prolétarienne *Esprit* du 15 mars qui s'intitule *Rancœur* en réaction contre les apostoliques du Stalhovisme. Pour mes lecteurs du *Libertaire*, je reproduis un texte qu'écrivait Malva au lendemain même de la catastrophe de Lambrechies en mai 1934. « Quand la mort nous frappe ». A ce

qu'on ne ferait pas tout seul, est vite fait à trois ou à quatre. Ce fut le cas de Praux. Il y a dans ce petit bouquin une vibrante critique de la vie à bord. Sans chiqué, sans littérature. Il y a aussi, une expérience pleine d'intérêt et de variété. C'est aussi un documentaire sur la guerre. Ce qu'en voyait le marin. Des pages sombres et des pages pleines d'ironie s'entretenant et font le charme de ce récit.

Nous recommandons ce livre à nos camarades du « Lib ». C'est un des meilleurs que l'on puisse faire lire aux jeunes que la magie des promesses de voyage arriverait à tenir. Il suffit d'être plusieurs, c'est si facile de faire les cons quand on est plusieurs. Co

H. P.

COMBAT

combat réel, nous retirons une impression de sécurité absolue. C'est une répétition, sans plus, de ce que nous faisions avant la guerre.

Nous oubliions qu'il n'y a pas que les obus, mais aussi les mines et les torpilles. Cependant, nous avons hâte de remonter sur le pont pour voir les effets du tir des Autrichiens.

Une sonnerie grêle. « Rompez ! Au poste de veille ! » Une ruée sur les échelles.

Au loin, vers le Nord, un épais nuage noir flotte au ras de l'eau ; à bord, la côte se devine à peine. Cap au Sud, l'escadre française, en ligne de file, impeccable, s'en va. Une escadrille de torpilleurs file vers l'Est à toute vitesse.

Le bateau se redresse. Ouf ! y a du bon ! C'est simplement un changement de direction.

Le regard de Paulan. Est-ce l'effet de l'éther ?

Il le fait de l'être occupé ? Ce bougre là n'a plus peur !

La révolution espagnole ne sera pas étranglée

La prochaine session du Conseil de la S. D. N. va être saisie du problème espagnol. D'aucuns s'en réjouissent et fondent les plus grands espoirs sur l'institution de Genève. Ils lui tracent aussi son devoir qui est « d'appliquer des sanctions aux agresseurs de l'Espagne ». C'est sous ce titre que l'*'Humanité'* exprime sa volonté. Et elle demande au gouvernement français de se montrer énergique s'il ne veut pas que soit à jamais discréditée les idées de sécurité collective et d'arbitrage qui sont la sauvegarde de la paix.

Nous n'acceptons pas, quant à nous, que la question soit posée en ces termes. Libre à l'*'Humanité'* de conquérir des applaudissements en lançant des formules dogmatiques. Nous ne la suivrons pas dans ses mensonges. Elle sait aussi bien que nous que les sanctions qu'elle réclame à grands cris sont impossibles parce que les sanctions, ce serait la guerre et que l'Angleterre et la France ne veulent pas encore faire la guerre. Elles ne le veulent pas, parce qu'elles n'y ont aucun intérêt, parce que l'entreprise est hasardeuse et qu'elles espèrent triompher sans en venir à cette coûteuse extrémité. Que ce ne soit pas là l'opinion du gouvernement russe, nous le savons. Mais nous n'avons pas de motifs de faire le jeu de Staline. Quant à l'*'Humanité'*, elle commet une mauvaise action de plus en confondant hypocritement les intérêts de l'impérialisme russe et ceux de la révolution espagnole.

« Si lundi la France était représentée à Genève par M. Pierre Laval, nous savons bien comment elle se comporterait. Elle ferait écarter l'acte d'accusation... », écrit encore Gabriel Péri. C'est là une grossière erreur. Le gouvernement du Front populaire ne saurait, sur ce point, avoir d'autres réactions que celles qu'a aurait eues M. Pierre Laval. Les seules considérations auxquelles il sera sensible seront précisément celles qui eussent ému ce dernier. Il ne saurait admettre qu'un ordre d'arguments : ceux qui puissent leur force dans le souci de l'intérêt national. On sait ce que cela veut dire. Et d'ailleurs cela se dit couramment. La grande affaire, pour les démocrates et les républicains de ce pays (et l'on sait aussi ce que cela veut dire), c'est, grâce à Genève, d'améliorer les positions internationales de la France, c'est, au travers de Franco, d'abattre, par l'application

des sanctions, la puissance militaire de l'Allemagne et de l'Italie. C'est ce qu'écrivit expressément M. Gabriel Cudennet dans le *Petit Journal*, « N'appliquant pas les sanctions, affirme-t-il, nous constituons un précédent dangereux en permettant au fascisme de gagner, à travers une guerre civile, une guerre internationale. »

Nous avons toujours, dans ce journal, marqué avec force le danger que courait la Révolution espagnole, celui d'être défigurée par la lutte des impérialismes. Jamais encore cette crainte n'est apparue aussi fondée. Les complétés récentes que les gouvernements anglais et français ont trouvées à Valence et dont l'effet a été la tentative d'étranglement du mouvement anarchiste espagnol, rendent encore plus nette une conjoncture d'affaiblissement de tout ce qui rappelle la *lutte de classe* entreprise le 19 juillet 1936. Est-il encore temps de réagir ? Oui, sans doute, mais non pas avant d'avoir bien compris nos erreurs communes, celles qu'en toute bonne foi nous avons commises, nous, anarchistes espagnols et français. Si aujourd'hui le gouvernement de l'Espagne se trouve devenu l'exécutant soumis des volontés de Paris et de Londres, c'est parce que nous avons commis la faute de confondre la cause de la Révolution avec celle de l'Etat républicain. Nous sommes complices de cette faute capitale, nous particulièrement qui, de ce côté des Pyrénées, ne connaissons pas l'aiguillon du danger immédiat. Nous avons trop compté sur notre gouvernement, pas assez sur nous-mêmes, sur la classe ouvrière.

Ainsi, tous nos efforts doivent tendre à remettre entre les mains des travailleurs les destinées de la révolution espagnole. Mais pour cela il faut en dépasser ces messieurs de Genève car, en vérité, ce n'est pas le triomphe de l'Espagne populaire qui se prépare à la S. D. N., c'est son écrasement, c'est le retour des mêmes injustices, des mêmes violences, des mêmes crimes, la même exploitation féroce de l'homme par l'homme au profit du même capital international.

C'est là le premier temps d'un redressement indispensable. Ayons le courage de l'accomplir.

LASHORTES.

besoin de l'armée des chômeurs au même titre que nos prédecesseurs et cela pour arriver à vos buts.

Permettez-moi de vous rappeler Monsieur Blum, Monsieur Thorez ou autre chef de parti que vous êtes des boueurs de crânes, vous vous servez de la masse pour arriver à vos désirs et aujourd'hui vous vous jouez de sa confiance. Ceux qui vous ont donné la possibilité de grossir vos ventres n'ont pas le courage de vous rappeler à vos promesses. Là ne s'arrête pas ce que nous avons à vous dire que faites-vous des vieux à qui vous avez aussi promis la lune ! Ou est leur malice ? Allons, assez de discours, assez d'articles des actes. Voulez-vous une fois pour toutes nous occuper de nous.

J'ai aussi au nom de tous mes camarades mis en garde deux fois aux dirigeants de l'Union des Comités. Vous êtes vous encore plus chloroformés que nous-mêmes. Que faites-vous pour faire aboutir toutes nos revendications, il est vrai que vous avez des ordres pour ne pas gêner le gouvernement. Savez-vous que la faim fait sortir le loup du bois et la masse des ventres creux fatigués de toutes vos combines va un jour prochain, n'espérez-vous pas que nous n'arrêtons pas au 33 de la Grange-aux-Belles pour entraver l'action de ceux qui nous ont mandés. Vous avez trompé nos camarades de Seine-et-Oise, vous prétendez défendre tous les chômeurs de pays. Que faites-vous pour eux ? J'ai à votre disposition une lettre que m'a écrite un camarade d'Oran. Je la communiquerai dans un prochain article, vous verrez comment sont traités les chômeurs qui se trouvent sous le protectorat du Front Populaire. Et nos camarades émigrés que faites-vous pour eux ?

Voulez-vous demander François Lacroix, à vos grands partis internationalistes de se pencher sur leurs sorts. Nous savons nous, que nous n'obtiendrons satisfaction que par notre action. Vous ne sauriez l'arrêter plus longtemps.

Pour vous démontrer une fois de plus que nous sommes pour l'Union, nous vous mettons en demeure de mettre les ministres et aussi le grand Léon en face de leur responsabilité. Vous avez demandé aux pouvoirs intéressés l'entrée gratuite des chômeurs à l'exposition, voilà bien là une belle revendication.

Il doit y avoir parmi les dirigeants de l'Union des anciens cabots ou sous-écls pour vouloir emmener à cette visite les chômeurs par escouade ou par demi-sections. Si nous nous rendons à l'Exposition nous n'avons pas besoin de gardes-chiourmes, pourquoi n'irions-nous pas tous les chômeurs de la Région Parisienne ensemble ?

Mais pour démontrer à nos gouvernements que nous voulons que change notre façon de vivre si l'on peut employer ce mot — et qu'il est grand temps que ces Messieurs s'intéressent à nous, nous exigeons la réalisation des promesses qui ont été faites. Blum prétend qu'il y a pause puis trêve, mais nos gosses ne connaissent pas la signification de ces mots.

Les chômeurs vous réclament la possibilité de manger convenablement et cela en travaillant.

Et il leur suffit tout simplement une doctrine et une action qui pour n'être pas la moins pénétrée du matérialisme révolutionnaire s'est débarrassée pour son plus grand bien de la « phase marxiste » et des stériles pseudodoctrinaires.

Et lorsque la formidable machinerie des socialistes d'Etat s'écroulera comme un château de cartes à la première circonstance révolutionnaire, il est nécessaire qu'un jeune nouveau fortifié dans l'action minoritaire et visant l'arachide des masses se trouve prêt à offrir à l'armée des travailleurs de prolonger sa lutte dans un sens révolutionnaire, à l'endroit même où l'auront abandonnée les politiciens incapables.

Le J. A. C. ne prétend pas offrir aux jeunes révolutionnaires une organisation type, ou comme d'autres, un drapeau d'autant plus dépourvu de tache qu'il s'est peu froissé à la main.

Elle leur soumet tout simplement une doctrine et une action qui pour n'être pas la moins pénétrée du matérialisme révolutionnaire s'est débarrassée pour son plus grand bien de la « phase marxiste » et des stériles pseudodoctrinaires.

Elle poursuit sur le même plan les deux buts qui sont ceux de toutes les organisations honnêtes des travailleurs.

1^{er} Regrouper toutes les tendances révolutionnaires de jeunes autour d'un programme commun, dans un Front de combat où chacun conserve des conceptions propres de la doctrine, de l'organisation, de la lutte ;

2^{er} Réunir organiquement autour d'elle les jeunes travailleurs dégagés ou exclus des organisations dites socialistes, et dont l'enseignement s'ajoutant au nôtre ne peut que fortifier et clarifier une doctrine saine, une organisation démocratique, et développer la lutte par des contacts de tous les instants dans les mêmes cadres, avec la même synthèse de pensée.

Prendre bonne note qu'aucun envoi ne peut être fait sul n'est accompagné du montant de la commandeмаре de 40 % pour frais d'envoi.

Aucun envoi n'est fait contre remboursement.

LISSAGARAY

Histoire de la Commune Fr. 30

C. TALES

Histoire de la Commune 12

Maurice DOMMAGET

Hommes et choses de la Commune 16

Irma BOYER

Louise Michel 15

Les Belles figures du Proletariat

Eg. Verlin, Louise Michel 3

M. DOMMAGET

L'instruction publique sous la commune 150

Leon CLODEL

I. N. R. I. 15

Jules VALLES 50

Jules VALLES

L'Insurgé 15

A nos lecteurs et abonnés

Notre position nette sur la guerre, les grèves de juin, la révolution espagnole ont fait que notre organisation a progressé d'une façon rapide depuis un an. Le tirage du *Libertaire* a quadruplé. Les réunions se multiplient chaque jour, et nous ne pouvons satisfaire à toutes les demandes qui nous serions faites. Nous avons donc été obligés d'envisager la réorganisation de tous nos services, de spécialiser nos militants afin de faire face aux nécessités de la propagande.

Notre camarade Scheck s'occupera spécialement de la Librairie et de l'Administration du *LIBERTAIRE*. Les envois d'argent devront donc à l'avenir être faits au nom de Scheck André, 9, rue de Bondy, Paris 10^e. Chèque postal : 487-78, Paris.

LA VOIX DES CHOMEURS

Les chômeurs chloroformés

L'aumône acquise nous sommes endormis. Est-ce que cette augmentation doit et peut nous suffire ? Ce que nous demandons tous c'est du travail. Que faisons-nous pour en obtenir ? Rien, deux fois rien. Pensez-vous, mes camarades, qu'en restant inactifs, les pouvoirs publics vont venir chez nous nous proposer un emploi quelconque ? Les politiciens nous ont fait des promesses et le travail y figurait en bonne place or à ce jour il n'est plus question de cela, c'est à nous de rappeler à tous ces menteurs leurs vaines promesses.

Mais si nous réclamons du boulot, il y a une autre revendication qui est d'importance, c'est l'exonération de notre loyer.

N'est-il pas scandaleux de voir un chômeur de retour à la production poursuivi en paiement de l'arrérage de son loyer ! Nous devons placer, nous chômeurs cette plaie qui est le chômage sur le même pied que la guerre, calamité publique et devons rappeler à ces pères Kruschev du Sénat que nous réclamons l'exonération au même titre que les mobilisés de 14 à 18.

Messieurs les élus du Front Populaire, ayant voté la prise du pouvoir, vous prétendez que seuls les capitalistes étaient responsables de cette crise. Montrez-nous, maintenant que vous dirigez le pays, que vous êtes un peu là pour la défense des plus déshérités que nous sommes mais j'ai peur que vous nous laissez encore longtemps dans notre misère parce que vous avez

LES CAMARADES ANARCHISTES CHOMEURS SONT PRIÉS DE SE REUNIR LE LUNDI 31 MAI, A 9 H. 30, AU LIB, POUR DECISIONS IMPORTANTES.

Permettez-moi de vous rappeler Monsieur Blum, Monsieur Thorez ou autre chef de parti que vous êtes des boueurs de crânes, vous vous servez de la masse pour arriver à vos désirs et aujourd'hui vous vous jouez de sa confiance. Ceux qui vous ont donné la possibilité de grossir vos ventres n'ont pas le courage de vous rappeler à vos promesses. Là ne s'arrête pas ce que nous avons à vous dire que faites-vous des vieux à qui vous avez aussi promis la lune ! Ou est leur malice ? Allons, assez de discours, assez d'articles des actes. Voulez-vous une fois pour toutes nous occuper de nous.

J'ai aussi au nom de tous mes camarades mis en garde deux fois aux dirigeants de l'Union des Comités. Vous êtes vous encore plus chloroformés que nous-mêmes. Que faites-vous pour faire aboutir toutes nos revendications, il est vrai que vous avez des ordres pour ne pas gêner le gouvernement. Savez-vous que la faim fait sortir le loup du bois et la masse des ventres creux fatigués de toutes vos combines va un jour prochain, n'espérez-vous pas que nous n'arrêtons pas au 33 de la Grange-aux-Belles pour entraver l'action de ceux qui nous ont mandés. Vous avez trompé nos camarades de Seine-et-Oise, vous prétendez défendre tous les chômeurs de pays. Que faites-vous pour eux ? J'ai à votre disposition une lettre que m'a écrite un camarade d'Oran. Je la communiquerai dans un prochain article, vous verrez comment sont traités les chômeurs qui se trouvent sous le protectorat du Front Populaire. Et nos camarades émigrés que faites-vous pour eux ?

Voulez-vous demander François Lacroix, à vos grands partis internationalistes de se pencher sur leurs sorts. Nous savons nous, que nous n'obtiendrons satisfaction que par notre action. Vous ne sauriez l'arrêter plus longtemps.

Pour vous démontrer une fois de plus que nous sommes pour l'Union, nous vous mettons en demeure de mettre les ministres et aussi le grand Léon en face de leur responsabilité. Vous avez demandé aux pouvoirs intéressés l'entrée gratuite des chômeurs à l'exposition, voilà bien là une belle revendication.

Il doit y avoir parmi les dirigeants de l'Union des anciens cabots ou sous-écls pour vouloir emmener à cette visite les chômeurs par escouade ou par demi-sections. Si nous nous rendons à l'Exposition nous n'avons pas besoin de gardes-chiourmes, pourquoi n'irions-nous pas tous les chômeurs de la Région Parisienne ensemble ?

Mais pour démontrer à nos gouvernements que nous voulons que change notre façon de vivre si l'on peut employer ce mot — et qu'il est grand temps que ces Messieurs s'intéressent à nous, nous exigeons la réalisation des promesses qui ont été faites. Blum prétend qu'il y a pause puis trêve, mais nos gosses ne connaissent pas la signification de ces mots.

Les chômeurs vous réclament la possibilité de manger convenablement et cela en travaillant.

Et il leur suffit tout simplement une doctrine et une action qui pour n'être pas la moins pénétrée du matérialisme révolutionnaire s'est débarrassée pour son plus grand bien de la « phase marxiste » et des stériles pseudodoctrinaires.

Et lorsque la formidable machinerie des socialistes d'Etat s'écroulera comme un château de cartes à la première circonstance révolutionnaire, il est nécessaire qu'un jeune nouveau fortifié dans l'action minoritaire et visant l'arachide des masses se trouve prêt à offrir à l'armée des travailleurs de prolonger sa lutte dans un sens révolutionnaire, à l'endroit même où l'auront abandonnée les politiciens incapables.

Le J. A. C. ne prétend pas offrir aux jeunes révolutionnaires une organisation type, ou comme d'autres, un drapeau d'autant plus dépourvu de tache qu'il s'est peu froissé à la main.

Elle leur suffit tout simplement une doctrine et une action qui pour n'être pas la moins pénétrée du matérialisme révolutionnaire s'est débarrassée pour son plus grand bien de la « phase marxiste » et des stériles pseudodoctrinaires.

Elle poursuit sur le même plan les deux buts qui sont ceux de toutes les organisations honnêtes des travailleurs.

1^{er} Regrouper toutes les tendances révolutionnaires de jeunes autour d'un programme commun, dans un Front de combat où chacun conserve des conceptions propres de la doctrine, de l'organisation, de la lutte ;

2^{er} Réunir organiquement autour d'elle les jeunes travailleurs dégagés ou exclus des organisations dites socialistes, et dont l'enseignement s'ajoutant au nôtre ne peut que fortifier et clarifier une doctrine saine, une organisation démocratique, et développer la lutte par des contacts de tous les instants dans les mêmes cadres, avec la même synthèse de pensée.

Prendre bonne note qu'aucun envoi ne peut être fait sul n'est accompagné du montant de la commandeмаре de 40 % pour frais d'envoi.

Aucun envoi n'est fait contre remboursement.

LISSAGARAY

Histoire de la Commune Fr. 30

C. TALES

Histoire de la Commune 12

Maurice DOMMAGET

Hommes et choses de la Commune 16

Irma BOYER

Louise Michel 15

Les Belles figures du Proletariat

Eg. Verlin, Louise Michel 3

M. DOMMAGET

L'instruction publique sous la commune 150

Leon CLODEL

I. N. R. I. 15

Jules VALLES 50

Jules VALLES

L'Insurgé 15

Jeunesse Anarchiste Communiste

L'Organisation révolutionnaire des jeunes</h

PARIS-BANLIEUE

A NOS CORRESPONDANTS

Nous rappelons une fois de plus que les communications pour la rubrique Paris-Banlieue et Voix de province doivent parvenir aux bureaux du Libertaire le lundi à midi dernier délai.

V^e ET VI^e ARRONDISSEMENTS

Camarades : On peut constater depuis un certain temps, un certain relâchement dans notre groupe. Il ne faudrait pas prendre modèle sur les bolochis qui s'en vont pour un ou un non et sans savoir pourquoi. Je pense, les copains, que je ne serai pas obligé de faire un second appel. Je compte sur votre présence assurée tous les mercredis.

Je vous rappelle qu'une librairie est toujours à votre disposition tous les dimanches matin de 9 h. à 12 h. au « Bout du Monde », 2, rue Broca, bas de la rue Mouffetard. Brochures, insignes, etc...

Le Secrétaire.

PARIS-XX

Camarades et sympathisants, ne restez pas chez vous par les temps qui courent. Venez grossir notre groupe et notre organisation de l'U.A. Vous serez reçus d'une façon cordiale.

Car vous aussi avez voté mot à dire. Sachez que nous augmentons de jour en jour nos effectifs, et cela prouve, devant la faillite actuelle, que nous avons raison. Notre journal s'intéresse à la question anarchiste.

VOIX DE PROVINCE

AIMARGUES

Prenez garde à la peinture

Il paraît qu'après les événements qui, dernièrement se déroulèrent à Clichy, l'on a parlé d'humaniser la police ; cela consistera à faire le moins de morts possible quand il y aurait heurt avec ceux-ci (sic).

Mais le procédé employé n'est pas meurtrier n'en sera pas moins salissant. En effet, si l'on doit « respecter et conserver » la vie d'autrui, très bien, mais si c'est pour nous faire mourir petit à petit, comme c'est le cas, très mal. Alors, pourquoi n'employerait-on pas les deux méthodes ensemble, l'ancienne et la nouvelle, le mousqueton et la peinture, ce qui permettrait quand on serait mort avec une couche de peinture dessus, de se conserver un peu plus. Voilà comment on entend la conservation de l'individu. Je préviens tous ceux qui pourraient avoir à faire avec la police de se munir en conséquence. Et prenez garde à la peinture.

Chatellier Joseph

BEZIERS

Centre d'Education Populaire

Le Centre d'Education populaire de Béziers, 21, rue de l'Argenterie, est ouvert tous les jours aux camarades de toutes tendances qui y trouveront Le Libertaire et toutes sortes de publications anarchistes. Le Centre d'Education organise tous les mardis, au Centre espagnol, rue Vieille-de-la-Citadelle, des causeries qui sont très suivies par de nombreux camarades qui s'intéressent à la question anarchiste.

BREST

Réponse aux « hysteriques » de la calomnie et de la lâcheté

Ces jours derniers, circulaient dans l'arsenal un infâme petit papier intitulé « La défense » et signé par « la section communiste de l'arsenal », d'où nous extrayons un charmant petit boutlet que nous soumettons à l'examen des lecteurs du « Lib ».

Déguitez-las... chose.

Les troubles de Catalogne

« Quelques éléments anarchistes irresponsables des trotskistes, guidés par des agents de France ont tenté de se dresser contre le gouvernement républicain de Barcelone et cela juste au moment où les rebelles avec les Italiens et les allemands, attaquent furieusement Bilbao, sacrement Guernica. Ces mouvements ont été désavoués par les dirigeants anarchistes eux-mêmes qui figurent au gouvernement avec Companys. Ce qui est plus révoltant, et ce qui est paradoxal, c'est de lire dans Le Libertaire anarchiste de France, l'approbation entière que cette feuille soi-disant antifasciste donne à ces trahies qui, au lieu d'être au front avec leurs armes, les conservaient pour frapper dans le dos « le Front populaire et la république espagnole au moment où ceux-ci ont besoin de toutes leurs forces et union pour résister aux fascistes ».

Ce n'est pas tout, écoutez la suite...

« Les diviseurs. — Y aurait-il de ces mêmes éléments qu'en Catalogne à l'arsenal de Brest, qui se donnent eux aussi pour besogne de diviser et d'affaiblir l'union des ouvriers dans leur syndicat ?

« Certains hysteriques de la critique et de l'insolence semblent se donner à cette hésitation. Les travailleurs de l'arsenal de Brest se méfient de ces révolutionnaires 150 % qui, lorsqu'il y a danger, préfèrent, comme les facteurs de Barcelone, frapper dans le dos de leurs camarades. »

Deux camarades parlent en espagnol et furent longuement applaudis. Ridel, en français rappela, rapidement les événements survenus depuis la république de 31 et dénonça le rôle des impérialistes français et russes dans la transformation de la guerre civile en guerre impérialiste.

À la contradiction, un membre du Secours Populaire, puis le même communiste de Drancy lui-même voulut parler d'unité. Le discours du maire fut une véritable défense du réformisme.

Il fut fait plus d'un quart d'heure à Ridel pour remettre les choses en place et rappeler aux communistes leur rôle contre révolutionnaire en Espagne comme ailleurs.

Dans l'ovation qui salua les mots d'ordre de lutte révolutionnaire les staliniens de Drancy et de la Courneuve qui avaient été mobilisés se retrouvèrent la gueule entre les dents.

Bientôt l'U.A. et J.A.C. organisèrent plusieurs réunions de propagande à Drancy et à la Courneuve. Les 100 000 nous ont promis la contradiction du grand chef du secteur Nord : Tillon et même... une correction.

Inutile de dire que nous les attendons — avec des arguments pour la discussion — et une fois si ces messieurs se croient encore les amis du coin et veulent empêcher notre propagande.

LIVRY-GARGAN

Continuons nos explications sur le scandale du périmètre de la Poudrière. Ainsi cette loi de protection du périmètre est de 1929. On ne s'occupe pas si elle va intéresser des contrées où la population est dense ; ou les lotissements sont en plein développement. Pas un faiseur de lois, pas un parlementaire défendant le peu que ne voit les inconvenients que cette loi bâtie à la hâte, va apporter. La loi Sarraut est de 1928 ; elle fait obligation aux lots de se constituer en syndicats pour l'aménagement des lotissements, à défaut, le préfet se substitue aux lots défaillants et nomme trois de ses créatures. Aussi le 12 février 1931, le Syndicat du hameau de la Poudrière, à Livry-Gargan est constitué. D'autres le sont dans les localités avoisinantes. Les travaux de viabilité commencent et sont achevés maintenant. Et en 1935, une fois les travaux terminés et les réceptions faites, le bornage du périmètre se fait et le procès-verbal signé par les maires des quatre localités. Ceux-ci, n'en ont pas vu le danger, et ce va être le refus, par l'autorité militaire, des autorisations de construire qui sera comprendre aux lots comment ils viennent d'être roués.

A suivre.

MARLY

La voix des chômeurs

Où est la liberté ? Qui en font certains types affiliés au parti communiste, saboteurs des processus inscrits au programme que l'on fit imposer aux yeux des travailleurs en périodes électorales ? Voici encore un exemple : Le maire communiste de Marly voulut obliger un copain à rentrer dans une boîte alors que chômeur partiel il travaillait déjà et ça à un tarif supérieur à celui qu'on lui proposait.

Refus de ce côté naturellement. Mais où l'affaire se corse, c'est que quelques temps après, ce camarade se vit dans l'obligation de se faire inscrire à nouveau au fonds de chômage ou le jour de paiement on lui apprit qu'il était radié. Il est faux qu'il n'a pas voulu travailler, les statistiques de la caisse prouvent que c'est lui qui totalise le moins de journées.

Lelecteurs, jugez à quel point on est arrivés certains de nos représentants qui n'hésitent pas à laisser femme et enfants dans la misère.

Vous vous rendez compte.

Mais concernant leur dernière trouvaille, on peut se demander si nos dirigeants célestes n'ont pas perdu tout bon sens. Ne se sont-ils pas mis dans la tête de faire payer par les travailleurs une auto au sieur Bourrelon, secrétaire régional et ensuite ? pourquoi pas une loge à l'Opéra ?

Proletaires, concluez.

LIAISON ANARCHISTE DE SEINE-ET-OISE (RÉGION NORD)

Réunion des délégués dimanche 30 mai à 9 h. du matin au local, 4, rue des Ecoles à Aulnay-sous-Bois. Nomination d'un secrétaire et mise au point de la dernière réunion.

deuxième envoi aux orphelinats espagnols et aux vallejars miliciens luttant sur le front d'Aragon. Une somme de 1.000 francs à répartir par égalité entre les enfants et les camarades du front a été adressée au Comité de défense de Perpignan.

Une fête au profit des mêmes avec tirage de tombola est en outre prévue pour la fin mai.

Les camarades sont priés de nous faire parvenir des lots et d'accentuer la vente des billets de notre tombola.

Le Comité.

P.S. — La fête aura lieu le 30 mai au bar Colina, rue Camille-Pellelan, quartier Saint-Lazare.

MARSEILLE-GERMINAL

Le groupe avise tous les camarades anarchistes de Marseille, que bientôt sera organisée une grande conférence avec des orateurs de la F.A.I.-C.N.T.-U.A.C. Le lieu et la date seront données dans notre presse.

Le Comité.

P.S. — La fête aura lieu le 30 mai au bar Colina, rue Camille-Pellelan, quartier Saint-Lazare.

MARSEILLE-SAINT-ANTOINE

Recul stratégique

Pour n'avoir pas voulu accepter la sentence infligatoire rendue par l'arbitre à la solde du gouvernement d'intérêt général, les ouvriers métallurgiques sont lock-outés depuis dix-huit jours. Semat, secrétaire fédéral, a déclaré qu'il fallait sauver être un tactique dans l'ordre et que le recul ne signifiait pas la défaite, mais que l'on ne devait pas suivre le patronat dans la lutte actuelle, et demanda aux ouvriers réunis de faire confiance aux dirigeants pour que le conflit soit terminé au plus tôt, enfin que la pause soit bien respectée par les travailleurs.

Je pense que cela aura peut-être ouvert les yeux à quelques-uns des métalliers marseillais, car il y a vraiment là une veulerie et une inconscience sans borne parmi eux qui sont Front populaire 100 %.

Gayte P.

ORLEANS

Nous ne polémiquerons pas avec le « Travailleur » du Loiret, organe communiste, qui nous attaque d'une façon infâme, à propos de la Conférence sur l'Espagne faite par nous à Orléans. Au papier « Les Procurateurs à l'œuvre », nous répondrons ce qui suit, non pas pour les fonctionnaires communistes, qui ont toute honneur, mais pour que les travailleurs puissent juger.

L'Union Anarchiste — qui patronne le Comité pour l'Espagne Libre — a plusieurs centaines d'adhérents qui combattent en Espagne depuis le début des événements, et un grand nombre d'entre eux, hélas, sont tombés.

Nous n'avons donc de leçon à recevoir de personne. Le Comité pour l'Espagne libre a envoyé plusieurs millions de francs de marchandises diverses pour soutenir les milices ouvrières (vivres, vêtements, médicaments et tout matériel).

Il est dommage que la vigoureuse action anticléricale menée par nos camarades vous déplaît, mais les faits sont là, les documents filmés aussi et nous applaudissons au nettoyage des nids de moines et de jésuites auquel procéda la classe ouvrière Catalane et Aragonaise.

Le P.O.U.M. n'est pas stroskyste et malgré nos divergences de vues, nous ne permettrons pas qu'un secteur ouvrier qui lutte et qui combat pour la Révolution Sociale soit calomnié et insulté.

Malheureusement, si les communistes d'Orléans ne sont pas des dégénérés, nous sommes près, en public, devant les travailleurs, contradictoirement à leur prouver qui favorise la réaction et le fascisme ; nos camarades de la F.A.I. et de la C.N.T. qui ont seulement écrasé Franco le 19 juillet ou les communistes à la solde des impérialistes étrangers qui veulent revenir à une république bourgeois et pour cela essaient de détruire les organismes ouvriers, assassinent les militants et s'allient avec les débris de la bourgeoisie du Levant et de Catalogne.

Quand il vous plaît.

FEDERATION ANARCHISTE PROVENCALE

L'Assemblée générale aura lieu le 30 mai, à Toulon, dans la salle de la F.C.L.V., 14, rue Nicolas-Lauguin à 10 heures du matin, avec l'ordre du jour suivant :

1^{re} Crédit d'un Comité régional ;

2^{re} Propositions de la F.C.L. des A. M. — Réponses au référendum. — Organisation intégrale de la Fédération régionale.

Chaque Fédération départementale doit remplir à tour de rôle les fonctions du secrétariat régional.

La Fédération régionale éditera cartes et timbres ;

3^{re} Organisation de semaines de militants ;

4^{re} Crédit d'un hebdomadaire à 4 pages

2^{re} 3^{re} 4^{re} page articles de fond de doctrine et point de vue anarchiste sur l'actualité ;

5^{re} deuxième page : réservée aux Bouches-du-Rhône ; troisième page : réservée au Var ; quatrième page : réservée aux Alpes-Maritimes.

6^{re} Remplacement des secrétaires et trésorier (jeu de la comédie Michaud propose Dinéy, etc.).

Le Secrétaire.

Maurice Geshron.

N.B. — Je rappelle à tous nos camarades de Lyon et d'ailleurs, que je dirige, sans préséance, un petit journal libre, franc ethard, intitulé « L'Air-Pur ». A M. Perrin, 19, rue de la Poste, à Villeurbanne (Rhône), contre 0 fr. 50.

MARSEILLE

Comité des Femmes libertaires pour l'aide au peuple espagnol

Le Comité des femmes libertaires de Marseille (siège, 18, rue d'Italie), vient d'effectuer son

réunion à laquelle étaient conviues les femmes de nombreuses communautés. Prière à nos correspondants d'être brefs et précis.

L'abondance des matières nous oblige, cette semaine encore, à laisser au marché de nombreux communiqués. Prière à nos correspondants d'être brefs et précis.

UNIQUE AU MONDE

met à la disposition des militants qui veulent s'éduquer de plus en plus et de mieux en mieux

TOUTE UNE BIBLIOTHEQUE

de Philosophie, d'Histoire, de Science, d'Art, de Sociologie, de Documentation sérieuse, de constatations inédites et d'aperçus originaux.

Cette œuvre, véritablement

PRIX ET CONDITIONS DE VENTE

Ce magnifique ouvrage est vendu : 1^{re} au comptant Fr. 440 » 2^{re} en quatorze versements Fr. 475 » soit : un versement de Fr. 33 » et 13 versements de Fr. 34 chacun, contre présentation d'effets dans les quatorze mois qui suivront la livraison.

Les frais d'emballage, d'expédition et de recouvrement sont exclusivement à la charge de l'envoyeur.

Adresser les commandes en se recommandant de ce journal à

LA LIBRAIRIE SOCIOLOGIQUE

14, rue de Marengo, 14, à Lille (Nord)

Compte chèque postal : 346.28, Lille.

LA VIE DE L'U.A.

Commission administrative. — Réunion le 7 juin à 20 h. 30, local habituel.

V<sup

ANNIVERSAIRE

IL Y A UN AN, LES TRAVAILLEURS ENTRAIENT EN LUTTE ET, PAR LEUR ACTION DIRECTE, OBTENAIENT LA SEMAINE DE 40 HEURES, LES CONGES PAYES, LE RAJUSSEMENT DES SALAIRES, LE DROIT SYNDICAL.

LES TRAVAILLEURS ETAIENT DANS LA BONNE VOIE : QU'ILS CONTINUENT !

Où en est l'indépendance du syndicalisme

Les ouvriers du bâtiment réagissent contre la reconduction des conventions collectives. Les gars du bâtiment sont mécontents de la position prise par la C.G.T. et par la Fédération concernant les conventions collectives du travail.

Disons ici qu'ils ont pleinement raison, car ils savent par expérience que ce n'est pas au mois de novembre qu'ils peuvent lutter pour faire aboutir leurs désiderats, la période hivernale étant toujours très dure pour le bâtiment, très peu de corporations travaillent à plein à cette époque.

Les ouvriers subissent un chômage saisonnier provoqué par les intempéries de toute sorte. Aussi ne sont-ils pas dupes de la position de capitalisation prise par quelques bonzes fédéraux.

Lors d'une réunion tenue à Huyghens où il n'y avait que des délégués de chantier Toudic et Arratx, eurent beaucoup de mal à expliquer la déviation de l'action syndicale, une grande partie de l'auditoire réagit violemment contre certaines paroles du secrétaire fédéral qui, à l'instar de Flandin, les traitait de matérialistes, d'égoïstes, il ne put continuer ainsi, et pendant dix minutes ce fut le chahut.

Complètement débordé, il tenta d'orienter la discussion sur la question espagnole. Passant à l'inverse, il dit que nous n'étions pas à Barcelone où les ans étaient sur les épaules ; les délégués relevèrent énergiquement cette saléte le contrignant à revenir à l'ordre du jour.

Nous tenons donc à faire remarquer que ce ne sont pas seulement les quelques militants syndicalistes qui réagissent, mais une grande partie de ceux qui il y a quelques mois se souvenaient à la Lettre. Cela est de bon augure pour le véritable syndicalisme prolétarien : les yeux commencent à s'ouvrir, les gars veulent savoir où va leur emmener, ils en ont assez de pétition dans le sable mouvant de la politique.

La vie augmentait tous les jours, petit à petit le patronat prenait le ton de la bête, il veut traverser la paix pour reprendre ce qu'il a été contraint de lâcher sous la pression de l'ktion autonome du prolétariat, il n'y a pas de paix possible entre les exploitants et les exploités. Quand la classe ouvrière passe à l'offensive, elle combat l'autorité patronale, elle bat en brêche son arrogance, elle obtient des améliorations qu'elle ne peut prétendre obtenir en faisant de la marche sur place, il n'en est de même quand on la contraint à la défensive, et c'est ce qui va se produire d'ici quelque temps.

Déjà on sent nettement une tendance à la répression. Toute la presse bourgeoisie et partisane travaille l'opinion contre les militants syndicalistes qui l'on qualifie pour la circonscription d'anarchistes. Le tout semble bien organisé afin de freiner la volonté ouvrière. C'est, paraît-il, de notre faute si l'Exposition ne s'est pas ouverte à la date prévue. Ceux qui n'ont jamais rien foulé dans leur existence vont justement traîner les ouvriers de faiseurs. Décidément, on aura tout vu.

A ce sujet, nous pouvons affirmer que nous n'avons pas approuvé la position prise par la Fédération concernant l'Exposition et nous pensons qu'en l'occurrence elle n'avait pas à partager la responsabilité avec le patronat et le gouvernement. Cette position est extra-syndicaliste et nous considérons que les travailleurs n'ont pas à pousser la charge pour le plus grand profit du patronat.

Contre toute cette situation les ouvriers doivent réagir, ils ne doivent pas permettre que l'on puisse ainsi dénaturer les faits et nous disons encore que les militants ne permettront pas qu'en les muselle de cette façon. Il n'y a aucune raison majeure qui milite en faveur de la reconduction des conventions collectives.

Cette attitude de nos dirigeants est dictée par des considérations d'ordre politique qui tendent à lier définitivement le mouvement syndical à la galère gouvernementale. Pauvre motion de Toulouse, où en est l'indépendance à l'égard des partis et des gouvernements ? Té voilà l'égal une fois de plus par ceux qui étaient chargés de le protéger !

Pierre DICHPART

Encore un « beau » geste des nacos sur les chantiers de l'Exposition

Au nom de la formule : unir, unir, unir, les communistes font appel aux syndiqués professionnels, briseurs de grèves alors qu'ils chassent des chantiers de l'Exposition de bons militaires. En voici un exemple :

Au chantier de la Grande-Bretagne et du Canada, un copain François, avait réussi à se faire embaucher sans demander le quinze de la Bourse, et malgré cela, avec l'intention d'y faire de la bonne besogne. Il y réussit d'ailleurs puisque sur ces chantiers où 75 000 des ouvriers étaient inorganisés, il en fit rentrer une soixantaine au syndicat, avec l'aide de deux copains. Ils ont obtenu encore de la Direction une augmentation de 0 fr. 70 de l'heure pour les cimentiers, et autres avantages sérieux (8 fr. 60 de l'heure aux garçons). Le seul oubli de François fut de se passer de l'autorisation des communistes.

La vengeance fut rapide : le syndicat des charpentiers, sous prétexte d'organisation, fit embaucher une équipe d'ouvriers qui s'empara du chantier puis se mit à démolir les efforts de François. Celui-ci se trouvant bafoué du fait du nouvel accord que le nouveau délégué contracta, prit son compte. Mais il revint sur le chantier n'ayant pu obtenir de suite son certificat. C'est alors que le nouveau délégué, chien couchant devant le patron, conseilla à la direction de faire appel à police-sécurité. Ce qui fut fait.

Il ne s'agit pas, camarades, que nos cotisations servent à engranger des bonus qui viennent ensuite servir la division sur les chantiers. Préparons-nous à nous servir les coudes, à nous unir même par-dessus les chefs pour une action syndicaliste vraiment révolutionnaire.

Le libertaire syndicaliste

Une comédie qui a assez duré

Jouhaux revient d'Espagne. Il se fait le porte-parole de l'Espagne républicaine pour dénoncer, une fois de plus, la duperie du blocus qui ne profite — cela n'est plus à démontrer — qu'aux mercenaires de Franco et du capitalisme mondial.

Dans le même temps, les dirigeants de l'Union des Syndicats de la Région parisienne élèvent une protestation contre les offres de médiation du capitalisme britannique qui, sous le couvert d'un humanitarisme déguisé, ne visent qu'à étangler la lutte antifasciste d'Espagne.

Fort bien. Mais nos dirigeants syndicaux vont-ils encore s'en tenir à ces protestations verbales ? Pensez-ils ainsi tranquilliser leur conscience et avoir accompli tout leur devoir à l'égard du prolétariat d'Espagne en s'en remettant à la S.D.N. — dont le procès n'est plus à faire — du soin de régler au mieux les affaires d'Espagne ?

C'est là une conception étiquetée et désuète, une méthode de facilité qui substitue à l'action ouvrière le chloroformisme décevant des représentants, à Genève, de la bourgeoisie internationale.

C'était déjà hier une attitude inadmissible dont la persistance confirmerait aujourd'hui la trahison.

Certes, nous savons, ainsi que l'écrit Jouhaux, que la C. G. T. ne s'est pas bornée à une « solidarité verbale » envers les combattants de la « démocratie espagnole », mais nous savons aussi quelles étaient les possibilités immenses d'une organisation contrôlant à peu près toute l'activité économique du pays pour rendre, par l'intermédiaire de ses syndicats des transports (cheminots, marins, dockers, aviateurs) et des douanes, pratiquement inopérantes, les conditions du blocus de l'Espagne antifasciste.

C'est pourtant là le moyen d'attirer l'attention des prolétaires d'ici et de les appeler à épauler pratiquement la transformation sociale qui s'opérait. Si, comme la révolution russe, la révolution espagnole avait été courageusement

L'honneur du mouvement syndical français exigeait que la capitulation du gouvernement de Front populaire devant les exigences capitalistes ait pour contrepartie la solidarité agissante de la classe ouvrière pour procurer à l'Espagne ouvrière et révolutionnaire le matériau de guerre suffisant pour lui permettre de faire front à ses adversaires, convenablement pourvus, eux, par la solidarité active des capitalistes de partout. Secourir les victimes, c'est bien, mais n'est-il pas été préférable de leur procurer les moyens d'empêcher les hécatombes ?

Peut-on dire que tout le nécessaire ait été accompli dans ce domaine ? On serait loin du compte.

Il semble, au contraire que l'on ait volontairement limité, freiné le mouvement spontané de solidarité qui s'amorçait, en particulier dans certaines usines d'aviation et de munitions de la région parisienne, tant on craignait l'effervescence révolutionnaire qui n'a manqué de se produire au lendemain des événements de juillet.

Au récent congrès de l'Union des Syndicats de la R. P., une proposition de manifestation ouvrière en faveur de l'Espagne antifasciste n'a pas même été prise en considération !

D'autre part, que signifie le silence de commandes sur les réalisations de la reconstruction sociale en Catalogne, sur la collectivisation des terres, la syndicalisation des transports, des moyens de production et d'échange, sinon que l'on désapprouve la solution révolutionnaire en Espagne.

C'est pourtant là le moyen d'attirer l'attention des prolétaires d'ici et de les appeler à épauler pratiquement la transformation sociale qui s'opérait. Si, comme la révolution russe, la révolution espagnole avait été courageusement

défendue et soutenue par les représentants du prolétariat international, elle n'eût pas couru le danger de voir la contre-révolution internationale lui faire échec.

Mais le Staline de la Russie contre-révolutionnaire actuelle veillait et ses représentants en France et en Espagne se sont empressés de proclamer, dès le début, que la lutte antifasciste devait se limiter à la défense de l'Espagne république !

Comme cela concordait avec les besoins de la politique de Front populaire dont les dirigeants célestes sont les prisonniers volontaires, on trouve là le secret de la carence de ces derniers.

Paix sociale pour ne pas effrayer les possédants, les épargnans, les classes moyennes... Paix sociale pour le Front des Français et pour assurer le succès de l'emprunt de guerre et celui de l'Exposition ; tant pis si, de l'autre côté de la frontière, un peuple entier est immolé au moloch capitaliste par la mitraille et la famine.

Oui, nous disons, c'en est assez de cette sinistre comédie qui compromet non seulement la cause prolétarienne en Espagne, mais l'avenir du prolétariat mondial.

Les prolétaires, les vrais, ceux de juin 36,

doivent secouer la torpeur de leurs dirigeants démodés pour assister régulièrement aux réunions. Puis il fut lu une résolution concernant le vote de 250.000 francs à l'emprunt par le Bureau de la C.G.T. et protestant contre la prorogation des conventions collectives. La discussion s'ouvrit, mais avec une camaraderie, qui (il faut le reconnaître), l'on n'est plus habitué à voir dans les réunions syndicales. Cela jeta un froid et deux camarades furent désignés pour assister régulièrement aux réunions. Puis il fut lu une résolution concernant le vote de 250.000 francs à l'emprunt par le Bureau de la C.G.T. et protestant contre la prorogation des conventions collectives. La discussion s'ouvrit, mais avec une camaraderie, qui (il faut le reconnaître), l'on n'est plus habitué à voir dans les réunions syndicales. Cela jeta un froid et deux camarades furent désignés pour assister régulièrement aux réunions.

Paix sociale pour ne pas effrayer les possédants, les épargnans, les classes moyennes... Paix sociale pour le Front des Français et pour assurer le succès de l'emprunt de guerre et celui de l'Exposition ; tant pis si, de l'autre côté de la frontière, un peuple entier est immolé au moloch capitaliste par la mitraille et la famine.

Oui, nous disons, c'en est assez de cette sinistre comédie qui compromet non seulement la cause prolétarienne en Espagne, mais l'avenir du prolétariat mondial.

Les prolétaires, les vrais, ceux de juin 36,

Dans les boîtes et sur les chantiers

CHEZ DEMOLIN A BOULOGNE

La section syndicale Demolin, rue de l'Est, à Boulogne se réunissait jeudi dernier, pour un compte rendu de délégation. La réunion précédente avait décidé de demandé de l'augmentation au patron. Celui-ci répondit qu'il ne pouvait rien faire sauf qu'il attendait les ordres de sa Chambre syndicale. Un camarade déclara que la Section Technique Inter-piston soit saisie de cette affaire et qu'une action commune de toutes les maisons « réparation d'automobiles » soit envisagée. Le délégué déclara qu'en effet c'était une solution, mais qu'il avait oublié d'aller aux séances de la commission technique parce qu'il n'avait pas le temps. Cela jeta un froid et deux camarades furent désignés pour assister régulièrement aux réunions. Puis il fut lu une résolution concernant le vote de 250.000 francs à l'emprunt par le Bureau de la C.G.T. et protestant contre la prorogation des conventions collectives. La discussion s'ouvrit, mais avec une camaraderie, qui (il faut le reconnaître), l'on n'est plus habitué à voir dans les réunions syndicales. Cela jeta un froid et deux camarades furent désignés pour assister régulièrement aux réunions.

Paix sociale pour ne pas effrayer les possédants, les épargnans, les classes moyennes... Paix sociale pour le Front des Français et pour assurer le succès de l'emprunt de guerre et celui de l'Exposition ; tant pis si, de l'autre côté de la frontière, un peuple entier est immolé au moloch capitaliste par la mitraille et la famine.

Oui, nous disons, c'en est assez de cette sinistre comédie qui compromet non seulement la cause prolétarienne en Espagne, mais l'avenir du prolétariat mondial.

Les prolétaires, les vrais, ceux de juin 36,

doivent secouer la torpeur de leurs dirigeants démodés pour assister régulièrement aux réunions.

Paix sociale pour ne pas effrayer les possédants, les épargnans, les classes moyennes... Paix sociale pour le Front des Français et pour assurer le succès de l'emprunt de guerre et celui de l'Exposition ; tant pis si, de l'autre côté de la frontière, un peuple entier est immolé au moloch capitaliste par la mitraille et la famine.

Oui, nous disons, c'en est assez de cette sinistre comédie qui compromet non seulement la cause prolétarienne en Espagne, mais l'avenir du prolétariat mondial.

Les prolétaires, les vrais, ceux de juin 36,

doivent secouer la torpeur de leurs dirigeants démodés pour assister régulièrement aux réunions.

Paix sociale pour ne pas effrayer les possédants, les épargnans, les classes moyennes... Paix sociale pour le Front des Français et pour assurer le succès de l'emprunt de guerre et celui de l'Exposition ; tant pis si, de l'autre côté de la frontière, un peuple entier est immolé au moloch capitaliste par la mitraille et la famine.

Oui, nous disons, c'en est assez de cette sinistre comédie qui compromet non seulement la cause prolétarienne en Espagne, mais l'avenir du prolétariat mondial.

Les prolétaires, les vrais, ceux de juin 36,

doivent secouer la torpeur de leurs dirigeants démodés pour assister régulièrement aux réunions.

Paix sociale pour ne pas effrayer les possédants, les épargnans, les classes moyennes... Paix sociale pour le Front des Français et pour assurer le succès de l'emprunt de guerre et celui de l'Exposition ; tant pis si, de l'autre côté de la frontière, un peuple entier est immolé au moloch capitaliste par la mitraille et la famine.

Oui, nous disons, c'en est assez de cette sinistre comédie qui compromet non seulement la cause prolétarienne en Espagne, mais l'avenir du prolétariat mondial.

Les prolétaires, les vrais, ceux de juin 36,

doivent secouer la torpeur de leurs dirigeants démodés pour assister régulièrement aux réunions.

Paix sociale pour ne pas effrayer les possédants, les épargnans, les classes moyennes... Paix sociale pour le Front des Français et pour assurer le succès de l'emprunt de guerre et celui de l'Exposition ; tant pis si, de l'autre côté de la frontière, un peuple entier est immolé au moloch capitaliste par la mitraille et la famine.

Oui, nous disons, c'en est assez de cette sinistre comédie qui compromet non seulement la cause prolétarienne en Espagne, mais l'avenir du prolétariat mondial.

Les prolétaires, les vrais, ceux de juin 36,

doivent secouer la torpeur de leurs dirigeants démodés pour assister régulièrement aux réunions.

Paix sociale pour ne pas effrayer les possédants, les épargnans, les classes moyennes... Paix sociale pour le Front des Français et pour assurer le succès de l'emprunt de guerre et celui de l'Exposition ; tant pis si, de l'autre côté de la frontière, un peuple entier est immolé au moloch capitaliste par la mitraille et la famine.

Oui, nous disons, c'en est assez de cette sinistre comédie qui compromet non seulement la cause prolétarienne en Espagne, mais l'avenir du prolétariat mondial.

Les prolétaires, les vrais, ceux de juin 36,

doivent secouer la torpeur de leurs dirigeants démodés pour assister régulièrement aux réunions.

Paix sociale pour ne pas effrayer les possédants, les épargnans, les classes moyennes... Paix sociale pour le Front des Français et pour assurer le succès de l'emprunt de guerre et celui de l'Exposition ; tant pis si, de l'autre côté de la frontière, un peuple entier est immolé au moloch capitaliste par la mitraille et la famine.

Oui, nous disons, c'en est assez de cette sinistre comédie qui compromet non seulement la cause prolétarienne en Espagne, mais l'avenir du prolétariat mondial.

Les prolétaires, les vrais, ceux de juin 36,

doivent secouer la torpeur de leurs dirigeants démodés pour assister régulièrement aux réunions.

Paix sociale pour ne pas effrayer les possédants, les épargnans, les classes moyennes... Paix sociale pour le Front des Français et pour assurer le succès de l'emprunt de guerre et celui de l'Exposition ; tant pis si, de l'autre côté de la frontière, un peuple entier est immolé au moloch capitaliste par la mitraille et la famine.

Oui, nous disons, c'en est assez de cette sinistre comédie qui compromet non seulement la cause prolétarienne en Espagne, mais l'avenir du prolét